

# Lumière & Vie, le cinquantenaire : Audace et fidélité

Pierre Caillon René Beaupère Alain Durand Michel Demaison Antoine Lion Christian Duquoc Jean-Pierre Manigne

#### COMITÉ DE RÉDACTION

Yves CATTIN Isabelle CHAREIRE\* François CHIRPAZ\* MichSDXèle DFBIDOUR\* Christian DUQUOC\* Jean-Etienne LONG\* Jean-Pierre MANIGNE\*

Michèle MARTIN-GRÜNENWALD

Bernard MICHOLLET Gabriele NOLTE Hugues PUEL\*

Les personnes dont le nom est suivi d'un astérisque sont membres du Conseil de Direction

Directeur: Jean-Pierre Maniane Secrétaire de rédaction :

Isabelle Chareire

Administrateur: Gabriele Nolte Revue publiée avec le concours du centre national du livre

Fondée en 1951 par des Dominicains de la Province de Lyon, Lumière & Vie. revue d'information et de formation, veut satisfaire aux exidences de la recherche théologique, en se faisant l'écho des questions posées au christianisme et des interpellations que la foi adresse à notre temps.

**CAHIERS DE L'ABONNEMENT 2001** 249

Christianisme et culture 250 Un chemin de liberté: Le salut de Dieu

251

Lumière & Vie, le cinquantenaire : Audace et fidélité 252

Le discernement

2. PLACE GAILLETON 69002 LYON CCP 3038 78 A LYON TÉL. 04 78 42 66 83 - FAX 04 78 37 23 82

e-mail: lumvie@wanadoo.fr

site web: http://www.lumiere-et-vie.com



## n° 251 Lumière Vie

#### Lumière & Vie, le cinquantenaire : Audace et fidélité

#### J.-Pierre Manigne

3 Editorial.

#### François Genuyt

5 Cinquante ans déjà...

#### Lumière & Vie

7 Numéro 1 : Décembre 1951.

La reproduction ici du premier éditorial permet de prendre conscience du milieu intellectuel et ecclésial dans lequel est née la revue.

#### **Entretiens**

17 Lumière & Vie racontée par ses directeurs.

"Ce fut une revue paisible dans une époque qui ne l'était pas". Cette remarque d'un des premiers responsables de Lumière & Vie, secrétaire de rédaction dans les années cinquante, pourrait sans doute être reprise par tous ceux ici interrogés. René Beaupère, Alain Durand, Bruno Carra de Vaux, Michel Demaison, Antoine Lion, Christian Duquoc... Même si suivre et commenter une époque tourmentée ne va jamais tout à fait sans tourment.

#### Christian Duquoc

37 Lumière & Vie : histoire théologique des variations.

Ces époques traversées peuvent-elles être clairement délimitées et comprises ? Christian Duquoc s'y efforce. Et en effet parvient à détacher du bloc d'une histoire théologique encore indécise à nos yeux de grand pans : théologie enseignante, ecclésiale, militante, hésitante... Une théologie d'exil enfin et c'est la nôtre.

#### J.-Pierre Manigne 61 Le temps d'une revue.

Relais pris par l'actuel directeur, comment marquer la succession? Non pas bien sûr en établissant dès à présent un programme mais en montrant les chantiers ouverts : questions autour de la mission, nécessité d'approfondissement et de redéfinition en christologie, problèmes d'historicité, théologie morale, etc.

#### **Hugues Puel**

67 Position : un médium spécifique : la revue.

Pour Huges Puel "entre le magazine et le livre la revue a une identité flottante". C'est cette identité qu'il tente ici d'approcher, non seulement pour le cas de Lumière & Vie mais pour toute revue ; c'est se demander quelle "fonction" elle est appelée à tenir.

#### Michèle Debidour

73 Chronique 1 : Le fabuleux destin d'Amélie Poulain.

#### Dom. Cerbelaud

75 Chronique 2 : Quelques livres sur Marie.

- 79 Comptes rendus
- 89 Livres reçus



#### Jean-Pierre MANIGNE

#### Editorial

Il n'est guère de corps vivant qui ne garde mémoire. C'est déjà vrai des organismes les plus primitifs (on a fait des expériences instructives et surprenantes sur les vers planaires) mais plus on entre en complexité, plus cette mémoire s'approfondit et se déploie, plus et mieux elle devient une exigence et une nécessité de la conscience.

C'est vrai des personnes et ce l'est des corps constitués. On peut en sourire ou s'en agacer mais toute nation a besoin de commémorer pour se sentir vivre et assumer une communauté de destin. Cela dit on n'a parfois que trop de mémoire, et devant d'importuns souvenirs on cherche l'oubli; cette amnésie volontaire peut être salutaire pour l'individu, elle est toujours pernicieuse pour le collectif. Pourquoi? C'est qu'une collectivité émarge nécessairement à l'histoire et donc à la responsabilité.

Comment dans ce panorama situer une revue. Faut-il la penser comme une personne ployant sous le poids d'un passé qui l'empêche autant qu'il la construit, ou bien comme une sorte de petite nation qui se doit de tenir ses archives en ordre.

Quelque chose entre les deux sans doute. En septembre 1999, notre numéro 243, s'intitulait : le désir de mémoire. Que la mémoire puisse être l'objet de désir, et pas seulement d'angoisse ou de crainte, c'est ce qui restait et reste toujours à découvrir.

Lumière Vie

« La mémoire » disait alors Yves Cattin dans un article liminaire « est ce qui permet l'arrangement d'une existence, ordonnée, hiérarchisée, disponible pour l'action et donc pour l'avenir ».

En faisant mémoire de ses cinquante ans notre revue jubilaire se propose-t-elle de se rendre plus « disponible pour l'action et donc pour l'avenir ? » Sans doute et, plus ou moins consciemment, selon les auteurs cette intention se vérifie.

En effet, le travail de mémoire opéré ici, débouche sur la perception de la correspondance entre une réflexion - culturelle et théologique en l'occurrence - et une époque, correspondance plus ou moins heureuse et féconde. Au jour le jour - au fil des saisons devrait-on dire en ce qui nous concerne - il est difficile d'en juger ; mais avec le recul de quelques décennies, cela devient possible. Les choix, les tendances, les exigences, mais aussi les lacunes se mettent en perspective. On voit mieux ce qu'on a voulu faire, ce qu'on a réussi ou manqué, ce qu'on a fait.

Et cette compréhension renouvelée, apurée, réveille l'intérêt et le goût d'entrer dans les chantiers nouvellement ouverts. Pour les revues comme pour les personnes la mémoire est bien ce qui permet « l'arrangement et la mise en ordre de l'existence et de l'action ».

Jean-Pierre MANIGNE

LX

#### Cinquante ans déjà...

Il est inhabituel que le Président de l'association Lumière & Vie intervienne dans la rédaction d'un cahier mais, à événement exceptionnel, prise de parole exceptionnelle. C'est une joie, en effet, de regarder ces cinquante ans de travail accomplis au service de l'Église pour rendre compte, de manière toujours plus authentique, de l'espérance qui est en nous, et cette joie doit être dite.

Le numéro 251 que nous offre la rédaction présente de manière fort suggestive la trajectoire accomplie. C'est avec gratitude que, pour notre part, nous célébrons cet anniversaire. Gratitude, bien entendu, envers tous les acteurs qui ont contribué à l'élaboration de ces 250 numéros : les auteurs, les directeurs et tous les membres du personnel qui, au long de ces années, ont contribué à la bonne marche des services administratif et rédactionnel. Gratitude également envers les lecteurs et, particulièrement, envers les abonnés dont la fidélité et les encouragements nous ont soutenus dans une conjoncture économique toujours plus difficile.

S'il ressaisit ce qui a été vécu, un anniversaire est aussi signe porteur d'espérance. Dans la situation présente, d'un christianisme de plus en plus marginalisé, penser la foi est une exigence toujours plus vive. Plus vive, parce que la situation de minorité le met dans une fragilité qui le conduit à se recentrer plus étroitement sur le cœur du Credo; plus vive aussi, parce que, sous peine de se refermer stérilement sur

Lumière Vie 251

lui-même, la marginalité le porte sans cesse à de nouveaux dialogues, de nouvelles confrontations. C'est cette énergie à la fois recueillie sur l'essentiel et ouverte sur la diversité et l'altérité que nous souhaitons à Lumière & Vie pour l'avenir.

François GENUYT, o.p. Président de l'Association

LXV

### Lumière & Vie Φως ΖωΗ Numéro 1 Décembre 1951

Nous présentons ici, aux lecteurs et lectrices de 2001, la page de sommaire et le liminaire du premier numéro de Lumière & Vie. Consacré à une réflexion sur la doctrine chrétienne, ce cahier trace d'emblée l'exigence des rédacteurs : "une revue de formation doctrinale". La liste des auteurs témoigne d'une théologie ouverte à une production non strictement dominicaine puisqu'on y trouve les noms de deux universitaires catholiques laïcs, H.-I. Marrou et E. Gilson. Le liminaire précise le public visé et les objectifs : donner les moyens à chaque chrétien de parvenir à une foi adulte en proposant un outil à la fois pédagogique et en prise avec les questionnements contemporains. Le titre qui, dans la maquette initiale était écrit également en grec sur la couverture ( $\Phi \omega_{\delta} Z \omega H = ph \hat{o} s z \hat{o} \hat{e}$ ), est justifié théologiquement par le recours à l'évangile de Jean. Enfin, est présenté le projet des numéros de l'année : les thématiques auxquelles s'adjoindront une rubrique consacrée à l'Écriture sainte, des chroniques et des recensions. L'ambition de la revue est un chemin de crête, mais la rédaction fait appel aux lecteurs pour l'aider à honorer leurs attentes.

Lumière Vie 251

#### SOMMAIRE

#### NUMERO I

#### **DECEMBRE 1951**

LUMIERE ET VIE	
LIMINAIRE	3
H. I. MARROU, Professeur à la Sorbonne	
POUR UN RENOUVEAU DOCTRINAL	9
A. GRAIL, O. P.	
RENOUVEAU BIBLIQUE ET DOCTRINE	17
H. PAISSAC, o. p.	
THÉOLOGIE, SCIENCE DE DIEU	33
F. M. BERROUARD, o. p.	
DES AFFIRMATIONS DE L'ECRITURE AUX FORMU-	
LES DE CHALCÉDOINE	57
E. GILSON, de l'Académie Française	
LA SAGESSE ET LE TEMPS	77

Une revue de formation doctrinale se doit de commencer en disant et ce qu'est la doctrine et sa valeur actuelle. Cela est d'autant plus nécessaire qu'un désintéressement réel à cet égard caractérise notre époque. M. Marrou le fait remarquer et en montre les dangers. Or, parallèlement un renouveau biblique, amorcé depuis plusieurs années, se développe rapidement. Il y a là paradoxe. Le R. P. Graîl essaye de le résoudre et, en même temps, d'expliquer l'action réciproque continuelle de l'Eglise, de la Bible, de la Théologie. Celle-ci est science de Dieu, engageant toutes sciences, le R. P. Paissac nous dit comment elle se construit dans une ligne unique, mais avec des complexités infinies. Et comme la doctrine chrétienne révélée en termes concrets a été définie en formules nouvelles par les Conciles, le R. P. Berrouard, à l'occasion du XV<sup>me</sup> Centenaire du Concile de Chalcédoine fait sentir le

lien intime, l'indentité foncière entre les affirmations de l'Ecriture et les définitions conciliaires.

Il appartenait enfin à l'éminent historien des doctrines médiévales qu'est M. Etienne Gilson de montrer comment le message chrétien est indépendant de toute spéculation humaine et la souveraine liberté de l'Eglise dans la proposition de ce message.

											-	

A STOLE ( - 1	
E. BOISMARD, o. p., Professeur à l'Université de Fribourg L'EVANGILE AUX QUATRE DIMENSIONS	93
CHRONIQUES	
H. BOUESSE O. P.	
LE DIRECTOIRE POUR LA PASTORALE DES SACRE- MENTS	115
J. ROUX	
LA SEMAINE SOCIALE DE MONTPELLIER	119
LIVRES  J. Lectracq  L'enseignement de la Morale chrétienne (V. de Couesnongle)	127
J. Bonstaven Théologie du Nouveau Testament (A. Grail)	130
Dom Duront  Essais sur la Christologie de saint Jean (E. Boismard)	133
G. Tans Christianismes et Christianisme (YM. Jolif)	134
COMPTE-RENDUS	136

EN présentant cette nouvelle

Revue, nous espérons en justifier l'existence.

Est-il besoin de dire qu'elle ne prétend ni remplacer ni doubler aucune des nombreuses revues catholiques? Encore que les serviteurs de la Vérité ne soient jamais trop nombreux, faut-il cependant que chacun d'eux, serve, à sa manière propre, au sein d'une unité riche de leur diversité.

Or il nous a semblé que sur le plan de l'enseignement doctrinal entre les revues techniques et les revues de grande vulgarisation, une place restait vide, signifiant un appel, exigeant une présence.

Appel de nombreux laïcs, militants ou non d'Action Catholique, avides de formation profonde, et ne disposant ni du temps ni de l'initiation nécessaire pour

aborder les ouvrages théologiques.

Appel de nombreux prêtres, dévorés par le ministère, éprouvant le besoin de nourrir leur foi et leur apostolat, de se tenir au courant du travail de la pensée chrétienne en marche. Appel de religieuses, soucieuses pour leur vie personnelle et leur enseignement d'une doctrine solide, cependant abordable.

D'où l'exigence d'études doctrinales brèves mais substantielles, sérieuses sans technicité, unifiant en les élargissant les connaissances déjà acquises, ouvrant des pistes que des références, des indications de travail permettraient de suivre plus avant.

WV

C'est par ce plan, par ce large public que «Lumière et Vie » voudrait d'abord se définir. Par là, elle veut entrer dans l'unité de la presse catholique, mais avec son visage à elle.

L'appel en effet est large, il est instant, car le besoin

est profond.

Tout homme passe dans sa vie de l'enfance à l'âge adulte. Il le fait normalement dans le domaine humain. Il grandit, se mûrit ; il vient un jour où il assume des responsabilités au sein d'un foyer, d'une profession. de la société. Il s'accomplit en s'intégrant dans un ordre viril. Trop souvent sa foi chrétienne ne connaît pas cette promotion ; elle reste âgée de douze ans dans un homme fait. Atrophie désastreuse, source de bien des malaises, de bien des abandons, de bien des apostasies pratiques. Ce qui était enfantin et donc proportionné chez l'enfant, devient infantile et donc monstrueux chez l'homme. Le passage n'est point fait ; la croissance n'a pas eu lieu.

A vrai dire ce passage est sans cesse à refaire, la plante grandit inexorablement; elle se meut d'un équilibre inférieur détruit à un équilibre supérieur à construire. Nos paresses, elles, tendent à l'installation, sans égard à la loi vitale du progrès.

De ces exigences permanentes nul n'est jamais exempt: elles naissent de la structure même de la vie. de son dynamisme interne. Elles deviennent urgentes à une époque où les pressions extérieures se font plus dures que jamais. Dans l'atmosphère qui est nôtre se brassent les cent courants des humanismes sans Dieu ou sans le Christ. Pour se garder des miasmes subtils et forts de ces philosophies inquiètes, de ces mystiques fièvreuses, il faut être muni d'une doctrine permettant

par sa vigueur de les situer, d'en utiliser les leçons, de profiter de leur affrontement au lieu de s'y dérober ou de s'y ruiner.

LV

Enfin, devant les besoins angoissés du monde moderne, quel être généreux ne s'est pas posé la question: « Que faut-il donc faire ? » Question normale ; bien souvent cependant une autre est omise : « Que faut-il être soi-même, pour intervenir efficacement ? » L'action en effet suit à l'être, si elle n'est point pur activisme. Pour « être » vraiment, quand il s'agit de l'homme, il faut d'abord penser. La pensée seule ne suffit pas ; la lumière peut être lumière froide. Mais une action sans pensée ne peut être de qualité. Elle est exposée sans cesse à déviation ; tout mouvement, au dynamisme puissant, peut exercer sur elle un attrait magnétique.

« Lumière et Vie » est essai de réponse à cet appel, à ce besoin. Elle ne cherche pas à être revue de culture générale d'inspiration chrétienne, ni jugement chrétien sur les événements ; elle ne sera pas directement revue de spiritualité. D'autres accomplissent à merveille ces tâches. Son champ propre est strictement l'enseignement doctrinal. Elle se veut instrument de catéchèse, mais au niveau de l'adulte. Proposer l'enseignement de l'Eglie dans son authenticité, dans une fidélité de tous les instants, dans une quête perpétuelle de vérité, telle est son ambition. Nous disons sans hésiter : « revue de théologie », espérant faire saisir à un grand nombre que ce n'est point là science ésotérique.

LV

De là le titre « Lumière et Vie » (l'inscription grec-

que de la couverture n'en est qu'une transposition antique). Termes bibliques par excellence, courant tout au long de la révélation, pour arriver à leur sommet dans le IV<sup>m</sup> Evangile. Là, le Seigneur se déclare lui-même « la Lumière » et « la Vie ». Il vient répondre à la longue attente d'Israël, réaliser ce qu'entrevoyait déjà Isaïe : « Le peuple qui marchait dans l'obscurité a vu une grande lumière. Aussi peut-il affirmer « Je suis la Lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jo., 8<sup>12</sup>). Il est la Vie, le Fils de ce Dieu que l'Ancien Testament appelait « Celui qui vit à jamais ». Il est la Parole même de Dieu : « Celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé pòssède la vie éternelle » (5<sup>24</sup>).

Aussi l'essentiel est pour nous de « demeurer dans la parole », de « demeurer, de marcher dans la lumière », « de demeurer dans la vie ». C'est à dire de « rester dans le Christ ». Seul il a « les paroles de la vie éternelle ».

En lui se révèlent à nous et le mystère de Dieu et celui du salut humain. La tragédie des humanismes sans Dieu se solde par « ténèbres » et « mort ». L'homme ne peut sauver l'homme. Seul Dieu dans le Christ exalte l'homme par un dépassement infini : « Si quelqu'un est dans le Christ, il est nouvelle créature ».

C'est là notre réponse de foi à l'inquiétude ardenté de notre temps. Nous voudrions la proposer sans accomodement, sans fard.

L'organisation, l'articulation même de la Revue découlent de ces préoccupations. Aborder les attitudes fondamentales du chrétien, les grands mystères de la foi est l'objectif premier. Des articles groupés autour d'un thème central s'y emploieront. Dans ce premier numéro, la doctrine chrétienne est considérée dans sa

généralité; de là le caractère quelque peu théorique et difficile. Aussitôt après sera abordé le Symbole des Apôtres. Il est la commune profession de foi, et la foi est l'attitude première du chrétien. Les articles du Symbole en sont le contenu essentiel. Parmi ceux-ci la Résurrection du Christ, la « résurrection de la chair » sont un noyau central. Ils séparent la doctrine chrétienne de toute autre doctrine par la foi en un Dieu Vivant, donnant la vie, la rétablissant en son intégrité. L'année se continuera par une étude du mariage indissoluble, loi de base de la famille chrétienne; par un numéro sur le « Sens du péché » autre attitude fondamental du chrétien, terriblement menacée aujourd'hui. Enfin le dernier numéro traitera de la lecture de la Bible « Parole de Dieu » et de ses conditions.

Le mystère chrétien est un, mais il est tellement riche qu'en quelques cahiers, seuls quelques aspects peuvent être abordés. Peu à peu cependant, nous voudrions constituer une sorte de bibliothèque de théologie dans laquelle aucun point important ne serait laissé de côté.

A ces articles groupés s'ajoutera sous le titre « Comment lire la Bible » une introduction aux Livres Saints, dont l'esprit est précisé plus loin.

Des « Chroniques » s'efforceront de tenir le lecteur au courant du mouvement vital de l'Eglise contemporaine : actes importants du Magistère, recherches bibliques, historiques, scientifiques, congrès, etc... de façon à faire sentir sans cesse la Chrétienté en recherche.

Des recensions enfin. Elles présenteront les ouvrages récents soit de doctrine, soit ceux où la doctrine d'une façon quelconque est engagée. Nous nous efforcerons d'indiquer le public auxquels ils s'adressent. Même des ouvrages techniques seront ainsi présentés mais de façon à faire comprendre le problème en cause et l'apport nouveau.

LV

Il nous reste à insister sur un point.

Cette revue tente un effort difficile : elle désire mettre à la portée d'un grand nombre ce qui actuellement est le lot des seuls théologiens. Cette adaptation veut être faite en gardant le sérieux de la recherche toute proche. Non point « vulgarisation » mais « adaptation authentique ». Il y aura nécessairement des faux-pas. Tel article sera trop proche de l'enseignement, trop intellectuel. Tel problème risque parfois d'être posé en termes d'Ecole plus qu'en termes de vie. C'est le risque de la tentative.

La mise au point ne pourra se faire que par une collaboration constante avec nos lecteurs et amis. Après lecture certes, mais aussi dès l'annonce d'un sujet, en nous indiquant sous quel angle on désirerait voir aborder le problème, quelles questions ce thème soulève pour nos lecteurs ou leur entourage.

Nous ne voulons pas d'un enseignement hors des besoins de la vie. La Lumière que nous voudrions servir est Vie. Elle n'est pas « formules » ou « pratiques » mais « doctrine ». Les valeurs éternelles ont leur insertion dans le temps. Aucune disjonction radicale ne peut être posée.

Nous demandons à Celui qui est « La Lumière » et « La Vie » de ne point faillir à ce dessein, confiants en l'aide de Celle de qui est née sur terre la « Lumière destinée à éclairer les peuples » et qui fut, la première baignée dans Sa Splendeur.

LUMIERE ET VIE.



## TABLES DES Nos 101 à 200

- Index des auteurs
- Sommaire des cahiers
- Liste des mots-clés

Prix du numéro spécial : 50 F (Etranger : 55 F)
Prix des deux numéros de tables (1 à 100, 101 à 200) :
France : 60 F (Etranger : 65 F)

## Christian DUQUOC

## Lumière & Vie racontée par ses directeurs

Cet article a été élaboré à partir des entretiens réalisés auprès des directeurs de Lumière & Vie, tous dominicains. Augustin Grail, fondateur, étant décédé¹, Christian Duquoc a rencontré Pierre Caillon, secrétaire de rédaction de l'époque, et rédigé la première partie à partir des souvenirs qu'il a bien voulu lui livrer. Les entretiens avec les directeurs ont été réalisés et rédigés par Isabelle Chareire. Seul Magno-José Villela, en raison de l'éloignement géographique, n'a pu être contacté. Nous remercions les uns et les autres de leur amicale coopération.

ı

## Les fondations : une revue paisible dans une époque houleuse (1951-1957)

La revue *Lumière & Vie* est née de la volonté tenace d'un homme : Augustin Grail, professeur d'exégèse du Nouveau Testament au *Studium* dominicain de la province de Lyon. Augustin Grail estima qu'il manquait

<sup>1</sup> Lumière & Vie a consacré une notice au père Grail à l'occasion de l'anniversaire de son décès trente ans plus tôt, dans le numéro 193 (août 1989).

alors, en 1950 dans le paysage catholique français, une revue qui permît à des professeurs de séminaires, à des catéchistes, à des laïcs soucieux de culture théologique de se familiariser avec la doctrine chrétienne ou la théologie sans avoir recours à des ouvrages ou à des périodiques hautement spécialisés. Il ambitionnait de mettre la théologie à la portée d'un public cultivé qui ne disposait ni du temps libre ni du goût, pour s'adonner à des études pénibles ou onéreuses. Il rumina cette intuition, prit des contacts divers – notamment avec Jean Lacroix et Henri-Irénée Marrou; puis, avec l'aval du Provincial et des autorités du *Studium*, il lança *Lumière & Vie*; le premier numéro parut en décembre 1951.

Augustin Grail ne pouvait mener à lui seul cette entreprise. Dès l'année 1952, il se fit aider par un secrétaire de rédaction, Pierre Caillon à la mémoire et à l'amabilité duquel je dois tous les renseignements ici consignés. Pierre Caillon mit sur pied, avec beaucoup de minutie, toute l'organisation matérielle de la revue dont le siège fut situé au Couvent de Saint-Alban-Leysse, près de Chambéry. Mis à part quatre ou cinq mois, où Jacques-Dominique Verrier remplaça Pierre Caillon, empêché pour cause de maladie, ce dernier s'occupa de l'administration de la revue jusqu'à fin 1957. Une secrétaire, Simone Capitan, aujourd'hui moniale à Langeac, originaire de l'endroit, expédia les affaires courantes de 1952 à 1957. Elle m'a avoué avoir peu de souvenirs précis de cette période si lointaine, sinon le sentiment qu'elle fut heureuse dans ce travail qu'elle mena sous la direction des pères Grail et Caillon. Sous cette triple hiérarchie, la revue prospère rapidement et atteint bientôt les 3 000 abonnés.

Augustin Grail avait fondé un comité de consultation qui se réunissait à Lyon, sans régularité. Cinq ou six membres participaient aux réunions de programmation des numéros. Pierre Caillon y participait ; Jean Lacroix, Albert Gelin et Donatien Mollat y étaient des membres actifs et assidus. Augustin Grail avait de grandes ambitions intellectuelles. Une théologie mise à la disposition du public ne signifiait pas pour lui une théologie au rabais. Dès le troisième numéro, à l'occasion de lettres envoyées à la revue, les unes enthousiastes, les autres critiques, il revient sur cette orientation difficile à tenir : donner en un langage accessible un enseignement sérieux, sans sacrifier ni à la facilité, ni à la mode, ni à l'actualité trompeuse.

LXV

Augustin Grail, malgré une santé déficiente qui l'obligea à se faire aider par deux frères, maintint l'orientation décidée au lancement de la revue. Les autorités dominicaines la firent leur, malgré un bref incident en 1954 avec Rome - sur lequel Pierre Caillon m'a dit n'avoir plus souvenance de son objet, anodin semble-t-il. Il n'y eut aucune conséquence pour la liberté de la revue. L'état de santé d'Augustin Grail s'étant aggravée, la direction fut provisoirement confiée à un tandem : Yves Trémel et René Luquet. Un an après, le transfert de la revue à Lyon en octobre 1957 fut marqué par la démission d'Augustin Grail et le père provincial en confia la direction à un nouveau tandem constitué de Jean-Yves Jolif et de René Beaupère. Le liminaire du numéro 34, en octobre 1957, précise les conditions de ce transfert, et redit la fidélité de la direction à l'orientation ouverte par Augustin Grail. Pierre Caillon quitta également le secrétariat de rédaction. Ce fut en 1962 que René Beaupère devint directeur, mettant ainsi fin à la gestion bipartite. Fut alors créé un comité de rédaction dont les noms des membres fondateurs parurent sur la couverture. Une époque s'achevait.

À la fin de l'entretien, Pierre Caillon me fit cette remarque résumant les cinq années des débuts de Lumière & Vie: « Ce fut une revue paisible dans une époque non paisible ». J'ajoute que la lecture des historiens de l'Église catholique sur cette époque d'avant le Concile confirme ce jugement sur son caractère houleux. Il est d'autant plus étonnant que le parcours de la revue se déroule dans un environnement si instable comme un long fleuve tranquille. Augustin Grail a réussi, par sa ténacité, son sérieux et sans doute son humour et son habileté, à mener Lumière & Vie en toute liberté de pensée, sans offense et sans adulation à l'égard des autorités alors régnantes.

#### Ш

## Le printemps pré-conciliaire et le souffle de Vatican II : culture et œcuménisme (1957-1970)

À la fin du printemps 1957 Maurice Corvez, alors provincial, demande à René Beaupère de prendre la direction de Lumière & Vie; pour conforter celui-ci qui objectait ses tâches œcuméniques, on propose que lui soit adjoint un coéquipier en la personne de Jean-Yves Jolif. Tous deux assurent la direction de la revue désormais transférée, non, comme initialement programmé, à La Tourette mais à Lyon, place

Gailleton où résident René Beaupère et Jean-Yves Jolif. Le changement d'adresse est annoncé dans le numéro 34. En 1962, René Beaupère se retrouve seul à la tête de la revue.

#### Dans le souffle conciliaire

De 1957 à 1962, l'affaire des prêtres-ouvriers (1954) est passée et les querelles des années '50 s'estompent. Avec l'avènement de Jean XXIII et la préparation du Concile, annoncé en janvier 1959 lors de la semaine de l'Unité chrétienne, un élan et une espérance nouvelle dynamisent les acteurs de l'Église catholique. La préparation du Concile se réalise dans une sympathique effervescence et la recherche théologique se poursuit dans un esprit consensuel. Durant cette période, les thématiques des numéros – tout comme les comptes rendus – sont suscitées par l'actualité, notamment par la préparation et le déroulement du Concile entre 1962 et 1965. Les questions ecclésiologiques et le souci œcuménique y sont prégnants. L'éditorial du numéro 55 (novembredécembre 1961) consacré aux Églises d'Orient est à cet égard très significatif: "Ce numéro n'a pas besoin d'une longue présentation. Il s'inscrit dans la ligne des cahiers que nous avons consacrés déjà à la découverte de nos frères chrétiens (par exemple, Aspects du protestantisme) ou à l'œcuménisme (par exemple, Chrétiens séparés devant l'œcuménisme). Il s'inscrit surtout dans le contexte de la préparation du second concile du Vatican, que le pape Jean XXIII a mis en rapport avec la grande cause de l'unité chrétienne".

Exclusivement composé de dominicains, le comité de rédaction comprend des représentants de chacun des couvents de Lyon et de la région lyonnaise. Cependant, René Beaupère sollicite régulièrement des articles auprès de protestants et d'orthodoxes. Le lectorat de la revue est alors majoritairement composé d'ecclésiastiques et de bibliothèques de séminaires ; quelques laïcs commencent à s'y intéresser mais peu de religieuses. La diffusion commence à s'internationaliser : plusieurs numéros, notamment les numéros bibliques, sont traduits en italien, en espagnol, en allemand et en anglais.

#### Une théologie en dialogue avec la culture

Dimension œcuménique, rayonnement international, la revue s'ouvre également aux nouveaux modes d'expression et de culture. À la belle

L

époque du microsillon, une chronique de discographie est régulièrement tenue par Henri Laxague et François Sanson. Le cinématographe a également la part belle avec les chroniques de René Beaupère qui donnent toute leur place à R. Bresson, Fr. Truffaut et autres réalisateurs de la Nouvelle Vague. Ces chroniques, tant discographique que cinématographique s'articulent à la thématique du cahier : dans le numéro 78 consacré - si l'on ose dire! - à Satan, les chroniqueurs présentent les enregistrements des cantates B.W.V. 19, 50, 130 et 149 de J.-S. Bach qui illustrent le combat de l'Archange Michel terrassant l'Adversaire. Après les analyses musicographiques, la conclusion se fait théologique : "Opinion personnelle sans doute, il semble que l'amateur aimera découvrir ces Cantates dans l'ordre de leur insertion au catalogue des œuvres sacrées de J.-S. Bach, savourant ainsi une gamme étendue de l'inspiration du Cantor allant de l'évocation la plus dramatique du combat spirituel à l'abandon le plus confiant en celui qui triomphe de tout adversaire". Ce même cahier offre un article intitulé "De Lucifer à Balthazar en suivant Robert Bresson". Au hasard Balthasar y fait l'objet d'une analyse théologique : hasard et prédestination, combat de la grâce et du péché; et l'auteur plaide en faveur de ce film controversé lors de sa sortie. Ainsi est honoré le projet annoncé par l'éditorial d'octobre 1957 : aborder le thème des cahiers sous un angle moins scolaire que les articles et ouvrir à d'autres aspects de cette réalité.

Mais la vie d'un directeur de revue n'est pas faite que d'enthousiasmes intellectuels et artistiques : chaque numéro doit être bouclé à temps et il faut houspiller les auteurs parfois peu préoccupés des contingences annexes du délai de livraison. René Beaupère nous a rapporté l'anecdote suivante : le numéro 68, La mort, parut sans la contribution philosophique initialement prévue ; c'est en vain qu'elle fut attendue et espérée... le directeur employa pourtant toute sa force de conviction. Mais le télégramme signé et rédigé en ces termes : "Attends votre mort avec impatience", n'impressionna guère le destinataire puisqu'il faut attendre le numéro 72 pour trouver l'excellent article "Tous les hommes sont mortels"... En revanche, il éveilla les pires soupçons chez l'employé des Postes et il s'en fallut de peu que la police ne vînt frapper au 2, place Gailleton!

L√√ 251

#### Ш

## Une période d'effervescence et de conflits (1970-1979)

Au bout de treize ans, René Beaupère souhaite arrêter afin de se consacrer pleinement au Centre Œcuménique Saint-Irénée; il sollicite Alain Durand pour prendre la succession. Après le tournant conciliaire, c'est la rupture de 1968 qui marque désormais la vie de la revue. Les événements de mai ouvrirent une période d'ébullition durable. Période de remise en cause sur fond de débat politique et de critique de la société capitaliste. Rien n'était soustrait à la liberté critique et tout, le culturel comme le social ou le politique, devenait susceptible d'une interrogation radicale. Aucune réalité n'était tenue normative de soi, tout devait passer au feu de la contestation.

#### Une conscience politique critique

Ce mouvement retentit dans une Église elle-même traversée par le feu de la critique. Huit ans après la clôture du Concile, les débats se multipliaient à propos de son application ; déjà, la déception éprouvait certains chrétiens considérant que Vatican II n'était pas allé assez loin ou que l'on ne tenait pas assez compte des options conciliaires... le Concile n'avait-il été qu'une opération de facade? Certes, l'ensemble de l'institution ecclésiale continuait de fonctionner en grande partie comme auparavant mais dans un climat dynamique et innovant : les aumôneries étudiantes étaient florissantes et des Communautés de base se développaient ici et là. Tout un courant de catholiques très actifs se retrouvaient dans des mouvements à sensibilité contestataire ou marxiste<sup>2</sup>. Beaucoup de ces groupes, réunis aujourd'hui dans le collectif Parvis, avaient alors leur propre publication: La Lettre, Culture et Foi à Lyon (spécialisé dans le dialogue avec les marxistes), les groupes TC, Notre Combat. Plus globalement, on assiste à l'essor de chrétiens pour le socialisme et à la naissance des théologies de la libération. Lyon est particulièrement marquée par celle de l'Amérique latine<sup>3</sup>:

<sup>2</sup> MRJC, JOC, Chrétiens de gauche (très engagés dans la société) et le Centre Jean XXIII de Nantes représenté au Comité d'élaboration par l'un de ses membres.

Gustavo Gutiérrez y fit ses études de théologie avant d'y soutenir sa thèse en 1985; il esquissera là – sous forme de mémoire de maîtrise – un des ouvrages fondateurs de la théologie de la libération, publié en 1971 au Pérou dans une version considérablement augmentée, et traduit en français en 1973.

Les orientations dominicaines sont marquées par le pôle œcuménique animé par René Beaupère, et par Économie et Humanisme fondée par Joseph Lebret. Après la fermeture du Studium dominicain du Couvent Sainte-Marie à Éveux<sup>4</sup>, la vie religieuse s'organise en communautés plus restreintes, dans des structures plus souples, au cœur de la ville, plus proche de la vie quotidienne profane. Corollairement, le rayonnement intellectuel et spirituel de l'Ordre se réorganise : deux centres naissent dont le siège réside au Couvent Sainte-Marie : le Centre Thomas More proposant des rencontres de niveau universitaire et le Centre Albert le Grand qui organise des sessions rassemblant le plus souvent des groupes de chrétiens marginaux et en recherche.

De ce foisonnement naît un très riche échange culturel nourri de plusieurs tendances, parfois conflictuelles. À cette époque, le marxisme est l'interlocuteur privilégié du christianisme ; à son égard les chrétiens qui ne se réfugient pas dans l'hostilité pure et simple, adoptent deux types d'attitude : les uns dialoguent ouvertement avec les marxistes sans pour autant reprendre à leur compte leurs analyses ; les autres choisissent de se référer explicitement au marxisme soit sur la base d'une pratique militante (chrétiens engagés au PC ou à la CGT) soit, pour les milieux intellectuels, par l'utilisation de ses grilles d'analyse. Outil utilisé non seulement pour s'opposer au capitalisme mais également au régime soviétique ; en effet, le courant antitotalitaire du marxisme influença de nombreux intellectuels chrétiens de gauche. Lumière & Vie se fit l'écho de ces débats et plusieurs livraisons en témoignent comme le numéro 105 consacré aux options politiques de l'Église (novembre-décembre 1971) ou le numéro double 117/118 paru en 1974 et intitulé "Chrétien marxiste". Parallèlement, ces années voient l'essor du mouvement charismatique qui, en France, naît à Lyon sous

W

251

<sup>3</sup> Aujourd'hui encore Lyon est le siège de DIAL (Diffusion de l'Information sur l'Amérique Latine) dirigé par Alain Durand.

<sup>4</sup> Le Studium arrêta ses activités en 1969 ; la fermeture officielle eut lieu en 1971.

l'impulsion d'un jésuite. De retour des États-Unis, Laurent Fabre lancera le mouvement du Chemin Neuf. En 1975, le numéro 125 analyse ce mouvement plus préoccupé par l'aventure intérieure de la foi que par les effets sociaux qu'elle est appelée à avoir.

#### Des comités féminisés et laïcisés

Retraçant ici le profil de ces courants, on imagine aisément la virulence des débats entre partisans d'options divergentes. Dans ce contexte, Alain Durand aura à gérer des comités vif-argent mais toujours animés par la volonté d'assumer une responsabilité collective qui se traduit par un souci de la cohérence et de l'unité des numéros, voire par des textes élaborés collectivement et signé *Lumière & Vie*.

Arrivé juste après la refonte organisationnelle évoquée dans l'éditorial du numéro 97. Alain Durand anime désormais non seulement un comité de rédaction chargé de la production de la revue, mais également un comité d'élaboration chargé d'évaluer les numéros parus et de choisir les prochaines thématiques ; celui-ci, plus large, se réunit moins fréquemment. Ces comités comprennent non seulement des dominicains mais également des femmes, des laïcs, des prêtres séculiers et des protestants. Le directeur eut à cœur de veiller à la représentativité des différents courants et sollicita volontiers des spécialistes de sciences humaines. Cette diversité, au sein d'une époque turbulente, riche et créative, laisse imaginer le doigté qu'il fallut au directeur pour que certaines réunions, sur des sujets particulièrement brûlants, ne tournent pas au pugilat! Mais c'est au sein même de ces comités parfois houleux que se construit la revue au fil des numéros, dans la fidélité à l'inspiration des fondateurs. Renouveau dans la fidélité régulièrement réaffirmée à chacune des étapes : une formation sérieuse ouverte aux "chrétiens cultivés" et pas aux seuls spécialistes et, pour cela, ne cédant ni au simplisme ni à la technicité<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> Ces termes sont utilisés par l'éditorial du numéro 34, intitulé "Étape", et se retouvent dans celui du n°97 (mars-mai 1970).

#### Une ligne rédactionnelle militante

"Une revue théologique, proche des questions de notre temps et soucieuse de donner une formation", ainsi le lectorat définissait-il et souhaitait-il *Lumière & Vie*<sup>6</sup>. Alain Durand aura à cœur d'honorer cette attente. Poursuivant le travail de ses prédécesseurs, il s'efforça de maintenir un équilibre entre des thématiques plus traditionnellement théologiques et des sujets plus profanes, animé en cela par une triple conviction:

- théologique : ce tressage signifiait que l'acte théologique ne porte pas seulement sur les objets classiques du discours de foi, mais qu'il a aussi à travailler sur des réalités sociales, politiques etc, car dans ces réalités-là aussi résident des enjeux théologiques. S'il est nécessaire de maintenir l'autonomie des disciplines et des champs, la foi concerne l'ensemble de l'existence humaine et, sans s'identifier complètement à l'un d'eux, la théologie a une parole à dire à leur propos ; c'est ainsi qu'on verra alterner des numéros traitant de la sexualité, du travail, du fascisme avec des cahiers consacrés à la foi, à la résurrection, au Christ...
- méthodologique : l'organisation de chaque numéro traduisait de manière cohérente cette conception de la théologie. Parce qu'il faut savoir de quoi l'on parle, une première série d'articles présente la réalité ; après ces documents relatant des expériences, vient le temps de l'analyse par les sciences humaines (sociologie, politique et histoire). Ensuite, seulement, peut naître le discours théologique : cet article conclut le cahier et, très souvent, il est rédigé par un théologien ayant eu en main l'ensemble du dossier. Cette manière de procéder, nous a confié Alain Durand, est libératrice : la prise de conscience que le discours de l'Église est toujours socialement et historiquement conditionné légitime les tentatives de dire de manière nouvelle la foi séculaire.
- militante : Lumière & Vie s'inscrivait délibéremment dans une dynamique de changement. Toutes les dimensions de l'existence étaient considérées comme étroitement liées ; aussi cette volonté de changement portait-elle aussi bien sur les réalités socio-politiques qu'ecclésiales

<sup>6</sup> Cf. "Ensemble, pour une nouvelle étape" éditorial du numéoro 97 évoquant les résultats d'une enquête menée auprès du lectorat.



et religieuses. Toute option théologique est tributaire des instruments d'analyse qu'elle utilise; à l'heure actuelle, constate Alain Durand, l'instrument dominant est trop fréquemment la psychanalyse et celleci évacue souvent la dimension collective. Les années '70, marquées par la sociologie, la politique et l'histoire et sensibles à la critique de l'autorité et des institutions, ne prenaient sans doute pas suffisamment en compte la dimension individuelle de la foi et de l'engagement; en revanche, aujourd'hui, il y a un grave déficit de la conscience collective.

Alain Durand rédigea l'article de conclusion du numéro consacré aux options politiques de l'Église; il s'y interroge sur la couleur politique de la revue. Certes, un ou deux articles de ce cahier peuvent apparaître révolutionnaires; cependant, l'ensemble est plutôt réformiste: "Ni contestataire, ni révolutionnaire, ni véritablement centriste, cette revue ne s'insère-t-elle pas dans un courant politique réformiste? Il nous faudrait, me semble-t-il, un peu de mauvaise foi pour le nier. Il ne s'agit d'ailleurs pas de s'en scandaliser a priori comme s'il était infamant de n'être pas révolutionnaire. On sait d'ailleurs qu'il ne suffit pas de se déclarer tel pour l'être réellement". Ce qu'il commente aujourd'hui par l'image que voici : plutôt réformiste, Lumière & Vie brandissait de temps à autre quelques banderilles révolutionnaires!

Si certains articles firent parfois grincer quelques dents, beaucoup, à l'intérieur de l'institution, s'y reconnurent et, en dépit de quelques irritations sporadiques, la ligne rédactionnelle dans son ensemble ne fut jamais remise en cause par les autorités. Si la revue a pu tenir cette dimension critique c'est grâce à la rigueur théologique et intellectuelle qu'elle a toujours gardée. La conscience politique réelle était accompagnée d'un souci très fort que le religieux ne soit pas récupéré par le politique. C'est avec enthousiame qu'Alain Durand nous a parlé de ce travail collectif, dynamique, stimulant. Période passionnante de créativité ecclésiologique et théologique qui tournait le dos à l'air (ère ?!) de la répétition. Époque marquée par l'espérance de grands changements sociaux et au cours de laquelle de nombreux jeunes chrétiens s'inscrivirent de manière active dans le souffle porteur du Concile.

L/V

#### IV

## De l'engagement socio-politique à la pluralité des perspectives (1979-1988)

La succession de Magno-José Villela, dont la direction fut assez brève, dut être rapidement assurée. Mémoire vivante de la revue, Bruno Carra de Vaux avait succédé à Pierre Caillon comme secrétaire de rédaction; il assura un rôle important lors de la transition entre ces deux directions. Michel Demaison se proposa aux suffrages du comité d'élaboration pour prendre en charge la revue. La tâche se révéla vite assez différente de ce qu'il avait envisagé et il prit conscience du rôle d'impulseur qui était attendu de lui.

#### Une époque charnière

Après les deux chocs pétroliers, la crise économique s'installe durablement et le chômage ne cesse de progresser. En France, la gauche arrive au pouvoir en 1981 et le paysage intellectuel est alors dominé par trois noms : Roland Barthes, Michel Foucault, Jacques Lacan. Sur le plan mondial, la guerre froide maintient des relations tendues entre l'Est et l'Ouest et les problèmes de paix mondiale se posent de manière aigüe (crise des *Pershing*). Alors que se meurt le gauchisme, à l'Est apparaissent les premiers craquements avec la naissance du syndicat *Solidarnösc* en Pologne.

Depuis 1978, l'Église catholique voit à sa tête un pape venu de l'Est, Jean Paul II, et les mouvements de chrétiens critiques ou marxistes se délitent en tant qu'organisation. En Europe, les théologies de la libération – nées quelques années auparavant en Amérique Latine notamment – occupent le devant de la scène théologique. Deux déclarations de la Congrégation pour la doctrine de la foi à leur propos suscitent le débat. Parallèlement à ce versant plus politique, la rencontre du christianisme et des cultures se pense alors en termes d'inculturation; thématique à laquelle succédera, dans les années '90, la problématique du dialogue interreligieux. Marquée par la psychanalyse, la théologie connaît un regain d'intérêt pour la morale par le biais des questions bioéthiques. Ces questions nées des développements technologiques et des premiers efforts de régulation agitent également le Comité national

LXV

d'éthique créé en 1983. Cet intérêt sera accru par l'émergence de minorités sexuelles revendicatives et par l'apparition du sida.

Tandis que les mouvements charismatiques prennent de l'ampleur. l'Église de France ressent les premiers effets de la chute du recrutement dans les séminaires et les congrégations ; la question des ministères se pose alors de manière plus aigüe. Certes, toute époque peut être dite de transition, constate Michel Demaison, cependant les années '80 apparaissent vraiment charnières entre la dynamique très politique et "libérée" des années '70 d'une Église fissurée, marquée par de nombreux départs au sein du clergé et les années '90 qui voient, avec la sereine affirmation de l'individualisme, monter la revendication des droits et l'objectif affiché de réussir sa vie. Les années '80 gardent des traits de la décennie précédente, mais sans plus y croire : l'enthousiasme et les forces sociales ne sont plus là pour soutenir l'adhésion ; la mobilisation collective se perd ou change d'objectifs. et la solidarité se décline en termes d'humanitaire plutôt que d'engagement politique. Déjà, percent les très sceptiques années 90 et le repli sur les valeurs intimes et la réussite personnelle. Déjà la culture se réalise au travers des médias, des loisirs et dans le relationnel privé plus que dans des grands mouvements structurés, institutionnels. Tant dans ses supports, dans son mode de production que dans son fonctionnement et sa légitimité, la culture des années '80 est devenue très médiatique. En revanche, si les années '90 sont marquées de symptômes dépressifs chez les catholiques affrontés à une montée de l'anti-christianisme et à des réactions hostiles au catholicisme dans les médias, le christianisme des années '80 est encore considéré et estimé eu égard aux valeurs dont il est porteur.

## Contre le théologiquement correct, une ligne rédactionnelle plurielle

Les choix de *Lumière & Vie* se ressentent de ces craquements caractéristiques d'une période où s'effectuent de grands changements de mentalité et de positionnement socio-économique. Aussi les thématiques et la manière dont elles sont traitées peuvent-elles donner l'impression d'un certain éclatement, voire d'un éclectisme. Des thèmes neufs, voire précurseurs, apparaissent, comme celui de l'exclusion auquel sera consacré le numéro 141 (janvier-mars 1979). Dans une revue comme *Lumière & Vie* la ligne théologique naît du contenu des articles;

LX

certes la rédaction choisit les auteurs qu'elle estime capables de concrétiser la problématique retenue, mais nombreux sont ceux qui se récusent et il faut solliciter d'autres personnes. Nécessairement, cellesci incurvent la question qui se retrouve parfois traitée assez différemment de ce qui avait été envisagé par le projet initial. Il n'est donc pas toujours facile de maintenir rigoureusement une ligne rédactionnelle; néanmoins, même si elle semble parfois diversifiée, celle-ci existe bien.

À la fin des années '60 la revue s'était orientée vers une approche plus réflexive qu'informative, plus critique et engagée tout en gardant son souci pédagogique. Les années '80 marquent un infléchissement par rapport à la dimension fortement militante de ces années-là, non pour rentrer dans le rang mais pour ouvrir à un éventail plus vaste d'options possibles: "Si le discours théologique de Lumière & Vie contribue, de sa modeste place, à soutenir l'épreuve de la pluralité interne au catholicisme, celle de la différence entre les confessions chrétiennes et celle de la radicalité de l'incroyance moderne, il se garantit contre la tentation de produire sa propre orthodoxie et c'est le gage que la vérité est, ici aussi, en train de se faire". Prenant en compte la diversité des points de vue, il s'agissait de les honorer sans céder aux sirènes des modes passagères et, tout en s'enrichissant des analyses et des critiques nouvelles, de garder une distance à leur égard. Le reflux de la problématique essentiellement socio-politique avait ouvert le champ à d'autres mais, par là-même, produit peut-être une lisibilité moins claire de la ligne rédactionnelle. Ce qui conduisit progressivement à des recompositions dans l'équipe rédactionnelle.

Ce choix délibéré d'ouvrir la revue à un éventail plus large d'approches répondait au nouveau contexte culturel. Il fallait contribuer à élaborer un discours théologique : celui-ci, très fracturé dans la période préexistante, pouvait-il être recomposé ? Il fallait construire quelque chose, mais comment ? Lumière & Vie se proposait d'aider les lecteurs et lectrices en leur donnant les éléments susceptibles de nourrir une réflexion personnelle. Il s'agissait pour cela de mettre en œuvre deux grandes lignes : prendre au sérieux les remises en cause du christianisme, l'incompréhension et la désaffection qu'il suscite dans les sociétés

1 V

<sup>7 &</sup>quot;Et maintenant", article signé du Comité de rédaction dans le numéro 150 de novembre-décembre 1980. Cet article fait état des difficultés économiques de la revue et du choix de poursuivre la revue en raison de sa "place originale dans la production théologique de langue française".

développées, et répondre à ces critiques en s'appuyant autant sur les ressources internes de la tradition chrétienne que sur les ressources nouvelles de la modernité. Michel Demaison a la conviction que la prise au sérieux des critiques adressées par la modernité au christianisme ne doit pas conduire celui-ci au mutisme; pour que l'échange soit vrai, les chrétiens se doivent d'adresser à leur tour à leurs contemporains des questions et des critiques au nom des valeurs dont ils sont porteurs. Le cap de l'ouverture maintenue permit à Michel Demaison d'ouvrir les pages de la revue à des points de vue dissidents par rapport au théologiquement correct de l'époque et les éditoriaux eurent à cœur de désigner les décrochements possibles par rapport à une opinion commune souvent non critiquée et encore très dépendante des années 70.

Jetant un regard sur cette époque, Michel Demaison nous dit la joie qu'il eut à travailler à cette œuvre théologique commune, en harmonie avec les comités de rédaction et d'élaboration. Avec le recul, vu la situation de l'époque et de celle qui suivit, il lui paraît qu'il eût été difficile de prendre une autre direction.

#### V

#### Le tournant de 1989 (1988-1991)

En 1988, Antoine Lion prend la direction. Michel Demaison assure alors le secrétariat de rédaction, tout en poursuivant son enseignement à la faculté de théologie de Lyon. Cette transmission est l'occasion de réaffirmer l'objectif de la revue : "ouvrir de vrais débats sur les questions fortes posés au christianisme et donner voix aux interpellations que la foi adresse à notre temps".

#### Paysage nouveau et peurs nouvelles

La chute du mur de Berlin en octobre 1989 et la chute des régimes communistes ouvraient déjà sur le troisième millénaire ; c'est sur cette nouvelle donne que se penche le numéro 201 (mai 1991) : "L'Europe et les enjeux du christianisme", préparé en collaboration avec la revue *Vigilia* de Budapest. Dans l'éditorial, Antoine Lion évoque,

<sup>8</sup> Numéro 188 de septembre 1988, page 2.

en ces termes, ce paysage nouveau : "Ce qui tressaille sous nos yeux, c'est notre société même, l'Ouest perdant son autre à la fois inquiétant et familier; c'est toute la culture qui a tenté de dominer la planète, celle où a battu depuis vingt siècles le cœur du christianisme. Comment les Églises, qui ont forgé cette Europe et y demeurent des forces, ne seraient-elles pas ébranlées à leur tour dans leur vie et dans leur pensée?"

Face à la propagation de l'épidémie du sida et aux menaces qu'il fait peser sur les populations, la conscience française chrétienne prend peu à peu la mesure de l'enjeu, non seulement en termes de santé et de prophylaxie mais également par toutes les questions posées à la sexualité et à l'éthique. C'est en collaboration avec New Blackfriars, la revue dominicaine d'Oxford, que Lumière & Vie mena le dossier pour contribuer à la lutte contre cette nouvelle épidémie afin d'"aider aux prises de consciences, donner voix à de discrètes pratiques de charité, offrir un espace pour une pensée qui prend son inspiration dans l'Évangile et se voudrait utile en ce temps d'épreuve."

#### Se faire l'écho des nouveaux enjeux

Pour l'Église catholique, la période est morose : des enjeux nouveaux germent mais demeurent encore sous le boisseau. La revue s'empara de ces questions – que celles-ci relèvent de l'actualité profane ou ecclésiale ou du débat théologique – avec le souci de les articuler aux enjeux de la pastorale. Le cahier consacré au bouddhisme (n° 193) amorce la problématique encore émergente du dialogue interreligieux. Des questions théologiques classiques sont reprises à nouveaux frais et confrontées à de nouvelles croyances de plus en plus répandues en Occident ; le numéro 195 intitulé "Résurrection et réincarnations. Foi et croyances" en est une bonne illustration.

Des recherches arrivent à maturation que *Lumière & Vie* diffusera auprès de son public. En exégèse biblique, deux lignes de force marquent la recherche : l'essor de la théologie narrative qui conduit à insister sur la dimension théologique et croyante du texte et de sa lecture ;

KV V

<sup>9</sup> Éditorial du numéro 197 (juillet 1990), signé par John O. Mills et Antoine Lion.

simultanément, de nouvelles hypothèses historiques bouleversent la chronologie rédactionnelle des livres bibliques. En septembre 1988, la revue propose un état des lieux et une réflexion sur les interrogations posées par ce "coup de jeune" donné au Pentateuque avec "La longue marche des patriarches" (n° 188).

Antoine Lion soutint une politique volontariste pour bénéficier d'analyses issues d'horizons diversifiés. Il donna comme objectif de solliciter, pour chaque numéro, au minimum un article auprès d'une personne extérieure au référent théologique, d'une femme, d'un protestant ou d'un orthodoxe, d'un étranger... une seule personne réunissant trois critères facilitait la tâche! mais le pari ne fut pas toujours tenu, surtout pour les contributions féminines – la production théologique étant un champ encore majoritairement investi par les hommes. En 1991, Antoine Lion cesse sa direction pour animer le mouvement *Chrétiens* & sida et passe le témoin à Christian Duquoc qui, enfin délivré de ses obligations universitaires, peut se consacrer à la fois pleinement à la revue et à l'écriture.

#### VI

## Une revue de théologie dans un contexte de déchristianisation (1992-2000)

Christian Duquoc mènera la revue jusqu'au seuil du troisième millénaire. Le contexte ecclésial de cette époque marque le pas eu égard aux enthousiasmes suscités par le Concile et aux débats et conflits à propos de son application ou de sa non-application; une certaine lassitude se fait sentir. Trente-cinq ans après sa clôture, soit plus d'une génération, le Concile apparaît déjà relativement éloigné. Les débats intra-ecclésiaux se cristallisent autour de la nouvelle évangélisation et des positions de l'Église romaine qui apparaissent conservatrices – que ce soit à propos de la situation latino-américaine ou de la résistance à faire avancer certaines réformes structurelles (les questions relatives au clergé ou aux sacrements comme l'indissolubilité du mariage). Mais le phénomène le plus considérable de 1990 à 2000, c'est la prise de conscience d'un certain recul du christianisme en Europe notamment dans le monde francophone (Belgique et France). Il fallut un certain temps pour que l'on prenne conscience de la situation nouvelle dans laquelle se trouve le christianisme : non seulement minoritaire mais

LX

marginalisé – ce qui est très différent, ajoute Christian Duquoc, car une minorité peut avoir un pouvoir considérable (par exemple les protestants dans la République française au tournant des XIX° et XX° siècles). Être marginalisé, c'est ne plus avoir droit au chapitre et cette situation est blessante car le marginal c'est aussi le sans-voix. C'est ce qui arrive au christianisme depuis une dizaine d'années dans ces pays-là.

#### Un directeur en quête d'auteurs

L'organisation de la revue transmise par Antoine Lion héritait d'une option maintenue depuis les années '70. Alain Durand avait animé deux comités (élaboration et rédaction) élargis à des laïcs, des prêtres diocésains et des protestants, ce qui assurait plus d'indépendance à la revue par rapport à l'emprise d'un ordre religieux et à l'intervention de la hiérarchie ecclésiale. Au tournant des années '90, il devint plus difficile de recruter, y compris parmi les dominicains ; par ailleurs, l'enthousiasme des laïcs suscitée par les années contestataires tendait à s'essouffler et beaucoup s'orientaient vers d'autres types d'engagements, plus sécularisés. Ces raisons démographiques conduisirent Christian Duquoc à maintenir seulement le Comité de rédaction et il estime que ce comité, auquel il demandait également de s'impliquer dans l'écriture, a bien fonctionné.

Cette période vit s'accroître la difficulté à trouver des auteurs. Marginalisée dans le paysage culturel français, la théologie est déficitaire tant par sa représentation médiatique que par le nombre de ses producteurs potentiels. Alors que, jusque dans les années '70, le vivier des religieux mis à disposition de la théologie était encore conséquent, la diminution de leurs effectifs cumulée avec celle des prêtres séculiers par ailleurs de plus en plus sollicités par les urgences de la pastorale, nuit considérablement à la tâche théologique. Les théologien(ne)s laïcs, trop peu nombreux encore, connaissent souvent des conditions de travail difficiles qui ne leur permettent pas toujours d'être disponibles pour l'écriture. Aussi n'est-il pas rare que le directeur essuye deux ou trois refus avant de trouver la personne qui accepte d'écrire l'article sollicité... ou, parfois même, il doit se mettre lui-même à la tâche!

L√√ 251

#### Une ligne rédactionnelle résolument théologique

Antoine Lion avait ouvert une ligne rédactionnelle soucieuse de manifester les apports du christianisme à l'environnement culturel, social et politique; il avait donc été décidé de consacrer un cahier annuel à un champ d'étude profane. Or la vente au numéro laissait apparaître que ces numéros se vendaient difficilement; aussi fallut-il revenir à la ligne définie lors du lancement de la revue. Christian Duquoc accentua donc la dimension biblique et théologique de la revue sans pour autant abandonner complètement les problèmes de la cité.

Aux yeux de Christian Duquoc, Lumière & Vie représente un enjeu assez considérable dans l'espace francophone où l'on trouve seulement deux autres revues correspondant à ce profil de haute vulgarisation théologique : il s'agit de Concilium et de Communio. Les autres publications périodiques sont très spécialisées ou alors davantage orientées vers la spiritualité, la pratique pastorale ou la catéchèse. Seules ces trois-là abordent le problème de l'intelligence de la foi ; il n'est donc pas possible d'abandonner ce créneau d'une vulgarisation ambitieuse sur les questions qui surgissent du lien entre la foi et la situation contemporaine. Cette articulation entre confession de foi et contexte culturel est d'ailleurs le propre de l'acte théologique. Lumière & Vie témoigne de ce souci, y compris dans la manière dont elle traite les numéros bibliques : alors que les Cahiers Évangiles ou Sémiotique et Bible s'en tiennent à des données purement exégétiques (historico-critique ou sémiotique), la revue dépasse le pur domaine de l'exégèse pour se poser des questions théologiques. Christian Duquoc a voulu maintenir le cap de la réflexion théologique articulée à la culture contemporaine.

Lumière & Vie est animée à l'initiative d'un ordre religieux orienté vers le travail biblique et théologique; aussi son public cristallise-t-il son attente sur ces domaines. Dans ce cadre, il devient difficile d'élargir le champ culturel pour en faire un lieu de dialogue avec le monde contemporain. Ceci représente un réel déficit. En effet, quittant son mandat de directeur, Christian Duquoc souligne l'importance de la haute vulgarisation théologique dans la situation ecclésiale actuelle à condition que soit vraiment pris en compte le conflit présent entre le christianisme et une certaine forme de culture voulant se suffire à elle-même. Ce conflit doit être assumé non sous une forme agressive, mais comme une question très radicale pour le christiansime lui-même. En ce sens, les numéros

consacrés à des problèmes de société, malgré leur peu de succès commercial, présentent un très grand intérêt pour le débat du christianisme avec la société.

\*

J'ai demandé à chacun des directeurs comment il avait perçu la réception de Lumière & Vie. Trois enquêtes au moins au cours de ces cinquante ans, ont été proposées au lectorat de la revue<sup>10</sup>; elles permirent de mieux saisir ses attentes et d'orienter le projet de la revue. Néanmoins, pour la rédaction, le lectorat demeure pour une part un continent obscur! En raison même du fonctionnement de ce support, la réception d'une revue n'est perçue qu'occasionnellement - notamment lors de rencontres fortuites dans des sessions ou des conférences. Très rares (ou du moins exprimés comme tels) les désabonnements de mécontentement et, souvent, les réabonnements sont accompagnés d'éloges et de mots d'encouragement. La vente au numéro constitue un autre indicateur : le stock de certains cahiers ne dure parfois qu'un déjeuner de soleil ; d'autres, en revanche, s'entassent dans les caves de Lumière & Vie - et pas forcément les moins réussis! L'inégalité de ces ventes est un bon témoin de l'intérêt du public pour tel ou tel type de sujet et celui-ci évolue. Cette perception indirecte de l'attente du lectorat rend le travail de rédaction d'une revue à la fois difficile et passionnant. Difficile, car il faut toujours plus ou moins parier sur la réponse du public, mais passionnant parce qu'il s'agit de se mettre à l'écoute du temps et d'y déceler les nouveaux enjeux, les questions susceptibles d'habiter le lectorat. Au fond, cette inconnue est sans doute une chance : Lumière & Vie n'est pas une revue répondant à des objectifs consuméristes et le dialogue avec le lectorat, parce qu'il se réalise toujours de biais, déjoue le piège de la démagogie commerciale. Ce dialogue joue sur une altérité créatrice entre le monde des lecteurs et celui des rédacteurs ; au fond, chaque cahier est le résultat d'une perception à la fois partagée et décalée de ce monde qui nous est commun. C'est alors qu'il peut remplir son véritable rôle : non pas

L

<sup>10</sup> Les résultats de deux de ces enquêtes sont évoqués dans les numéros 97 (mars-mai 1970) et 221 (février 1995). Une première enquête est proposée dans le numéro 3, page 10 : le numéro 10 (juin 1953) et le numéro 12 (novembre 1953) se font l'écho des lettres de lecteurs dans la rubrique : "À nos lecteurs".

présenter un miroir aux lecteurs et lectrices, mais des vivres qui permettront à chacun et à chacune de puiser dans ce vivier pour construire librement sa réflexion et tracer son propre sillon.

Un dernier mot encore. J'ai été frappée par l'enthousiasme et par la passion de chacun des directeurs pour cette œuvre commune et leur capacité à se passer le témoin, d'une époque à l'autre, en s'inscrivant dans la fidélité à leurs prédécesseurs tout en faisant preuve d'initiative et de liberté. Passion commune, donc, mais déclinée de bien des manières selon la personnalité de chacun et l'époque au cours de laquelle s'est déroulée la direction. Passion tressée avec une grande rigueur intellectuelle et une liberté créatrice déjouant aussi bien les pressions de tous ordres qui sclérosent dans le conformisme et manquent l'avenir que les vaines modes qui occultent la recherche de la vérité. Cette exigence et cette ambition ne sont pas sans rencontrer des résistances sur leur chemin, mais elles sont la condition pour rendre compte en vérité "de l'espérance qui est en nous".

Propos recueillis et rédigés par Christian DUQUOC et Isabelle CHAREIRE

# Lumière & Vie : histoire théologique des variations

"Cette revue tente un effort difficile : elle désire mettre à la portée d'un grand nombre ce qui actuellement est le lot des théologiens".

Augustin Grail

Lorsque le Père Grail lança Lumière & Vie, il avait un but précis : mettre à la disposition d'un public élargi une pensée chrétienne qui, s'appuyant explicitement et exégétiquement sur l'Écriture, inspirerait actualité et dynamisme pratique à la théologie trop accaparée par des nécessités universitaires ou des scrupules scolaires. Le Père Grail visait à rendre le savoir théologique d'autant plus accessible qu'il prétendait en manifester les racines bibliques. Cette volonté de large diffusion organisa un programme : interpréter sérieusement la Bible, réajuster la morale en fonction des questions présentes, donner sens existentiel aux affirmations dogmatiques. D'entrée de jeu, la revue s'orienta vers un échange entre pensée chrétienne et culture contemporaine.

Ce projet inaugural ne s'est pas démenti au cours des cinquante années d'existence de la revue, bien qu'il ait été conduit à de grandes variations ou même à des métamorphoses. Écrire cette histoire des

Lumière Vie 251

variations de manière rigoureuse exigerait un investissement considérable. Deux cent quarante-neuf numéros ont été publiés. Il est hors de question de les relire scrupuleusement. Il me faut donc user d'une méthode plus légère, plus aléatoire et plus subjective, appuyée sur la thématique des numéros, l'organisation des chroniques et quelques sondages opérés auprès d'articles ou d'éditoriaux qui paraissent décisifs pour la mise en œuvre du projet premier de la revue. Malgré une lecture sautillante mais vivifiée par les confidences des écrivains et des lecteurs, fort cependant de la connaissance des thèmes choisis et des chroniques présentées, je pense qu'il est justifié d'esquisser l'histoire théologique des variations à partir des images suivantes, chargées de pointer des dominantes éditoriales : une théologie enseignante ; une théologie ecclésiale ; une théologie militante ; une théologie hésitante ; une théologie d'exil. Ces images balisent, me semble-t-il, le parcours idéologique ou programmatique de la revue depuis sa création en 1951 jusqu'à nos jours.

I

## Une théologie enseignante (1951-1957)

L'article du premier numéro de la revue, signé par H.-I. Marrou, et intitulé : "Vers un renouveau doctrinal" donne le ton : "Il est urgent, écrit l'auteur, de redécouvrir et de souligner l'importance de la notion de vérité en matière de foi, sur laquelle appuient avec tant d'insistance et l'enseignement du Christ... et celui des apôtres... Il faut dénoncer le sophisme sans cesse répété autour de nous : "À quoi bon tant de précisions techniques. Après tout l'Évangile n'en réclame pas tant !..." Non, il ne suffit pas d'agir... On mesure combien il est devenu urgent de ranimer, dans le cœur des chrétiens, le sens de la vérité religieuse, le prix de la doctrine, le besoin de connaître l'enseignement authentique de l'Église de Dieu..." (n°1, p.15-16).

Ce sursaut de la pensée chrétienne auquel invite H.-I. Marrou se fonde sur un jugement : l'indifférence contemporaine à l'égard de la formation doctrinale dans un contexte défavorable. "C'est l'intégrité même de la foi qui est en jeu, estime-t-il. L'histoire nous fait vivre à une époque et au sein d'un monde très profondément déchristianisé... Par mille voies, le paganisme ambiant pénètre en nous" (op. cit. p. 12). J'ai été d'autant plus intrigué par cette phrase que dans un ouvrage récent

de R. Rémond Le christianisme en accusation (Paris, DDB, 2000), il est fait allusion à cette époque comme à une époque de possession à la fois sereine et militante du christianisme, au point que quelques années plus tard le Concile de Vatican II ne mesurera pas, pense l'auteur, la faille abyssale qui s'est glissée entre le monde ambiant et le christianisme. Le groupe réuni par le P. Grail au début de la revue avait conscience qu'une dérive s'amorçait. Il fallait réagir.

### Approfondir la formation doctrinale

L'effort de reprise de la pertinence de la vérité doctrinale se concrétise dans les années 1951-1954 par les thèmes choisis. Ils appartiennent pour la plupart à la catéchèse ordinaire : symbole des apôtres, résurrection de la chair, mariage indissoluble, sens du péché, la messe, Jésus, Fils de Dieu, l'Esprit, etc. Cette reprise se déroule sur un arrière-fond de crise : on ajoute au thème du péché celui de sa perte dans le monde contemporain. Ainsi lit-on dans l'éditorial du numéro 5 (août 1952) : "Cette reconnaissance de son propre péché (exigée par l'Écriture), l'homme contemporain est en train de la perdre... Ce n'est point un phénomène rigoureusement nouveau. Mais il atteint des proportions inégalées dans un monde qui se matérialise et se mécanise... En face d'un Ciel vide, il ne peut y avoir de pécheur" (n°5, p. 3). La revue essaie de répondre à cet aveuglement par une meilleure connaissance de la doctrine chrétienne.

Le même procédé marque le numéro consacré à la "Crise de la morale" (n°8, février 1953). L'éditorial en est passionnant. Son auteur ne veut pas ajouter aux plaintes qui s'élèvent de partout sur le dépérissement de la morale : "La crise de l'homme de notre temps est crise d'intelligence, ne sachant comment ajuster son comportement aux dimensions effroyablement complexes de l'univers humain. Certains vont au scepticisme, d'autres à la révolte... Devant cette extension des problèmes, devant leur collectivisation, il y a... une réclamation passionnée de l'homme en faveur de l'existence individuelle..." (p. 9). Mais l'éditorialiste note que cette fascination de l'individualisme ne résiste pas aux pressions idéologiques et politiques. Aussi ajoute-t-il : "le temps des « tours d'ivoire » ou de l'esthétisme absolu est bien révolu. La tentation marxiste naît alors pour lui : il lui faut tout changer pour les lendemains qui chantent" (p. 10). Les responsables de la revue estiment qu'une meilleure connaissance de la morale chrétienne

L

soutiendra une saine réaction à l'égard de tant de pressions dangereuses. Il est instructif de lire le peu de cas fait alors de l'individualisme naissant : il deviendra dans les années 1990 l'enjeu majeur.

Les numéros des années 1954 à 1957 inclus ne démentent pas cette orientation : approfondir la formation doctrinale. Les thèmes choisis le prouvent : Jésus le Sauveur, Sainte Marie, le salut hors de l'Église, la morale du Nouveau Testament, la foi, l'immortalité de l'âme, le baptême, la Trinité, l'eucharistie. Toutefois apparaissent un certain nombre de thèmes qui témoignent d'une attention à des espaces encore inexplorés : l'euthanasie, l'œcuménisme, les religions non chrétiennes (notamment l'Islam), l'athéisme, le communisme et plus étrange après l'échec du n°11 (Septembre 1953) intitulé "La fin du monde est-elle pour demain ?", un cahier consacré à l'ébranlement causé sur la foi chrétienne par la découverte de l'indéfinité de l'univers : "Ecrasé par les espaces et les durées, enraciné dans une matière terriblement commune, qu'estce donc que l'homme...?" écrit l'éditorialiste (n°16 septembre 1954). Il est intéressant de constater que ce numéro fait appel à de nombreux écrivains savants, il s'écarte d'une procédure jusqu'alors dominante : demander aux seuls experts ecclésiaux le traitement de la question.

## Une attention discrète portée aux conflits internes

La revue n'est pas inattentive à des tensions qui se font jour dans l'Église sur l'orientation de la formation doctrinale.. Le numéro consacré à la "transmission de la catéchèse" (n°35 décembre 1957) en est un bon témoin, quoique fort discret. Une chronique éclaire (p. 162-168) ce à quoi fait allusion l'éditorial : "Lorsque ce cahier fut mis en chantier, y lit-on... il ne s'agissait que de faire le point des travaux de réflexion et de présenter quelques expériences. Les événements de septembre (...) lui ont donné un regain d'actualité (Il s'agit d'un communiqué de la Commission épiscopale nationale de l'enseignement religieux qui fut interprété par beaucoup comme le désaveu de l'orientation initiée par le Chanoine Colomb)..." L'éditorialiste poursuit : "Ils (les événements) nous ont auparavant obligés à reconsidérer l'opportunité d'une telle publication, en un moment où les directives de la Commission épiscopale (...) suggéraient plutôt une maturation silencieuse (...) Le besoin était plus réel que jamais de prendre de la hauteur sur un débat, passionné par des articles très approximatifs, sinon tendancieux,

L√√ 251

de la grande presse. Des conseils autorisés nous ont persuadés que ce n'était pas l'heure d'abandonner" (p. 4-5).

Le traitement des questions émergentes, souvent liées à des conflits internes, éprouve ici une limite : la manipulation autoritaire. Ceci explique peut-être que la revue évolue vers une conception plus englobante, moins doctrinalement centrée, en un mot plus ecclésiale. Peut-être les responsables de la revue ont-ils pris conscience que d'avoir omis les questions soulevées par les prêtres-ouvriers et les réactions de Rome à leurs expériences risquait de lui donner une orientation trop formelle.

#### П

# Une théologie ecclésiale (1958-1968)

"Mettre à la portée du plus grand nombre ce qui actuellement est le lot des théologiens", telle avait été une des expressions du projet. Avec la préparation et l'ouverture du Concile Vatican II, on s'oriente vers une implication de tous les chrétiens dans la communauté ecclésiale.

# Une prise en compte croissante de l'environnement ecclésial

Le théologien devient un égal, il perd sa fonction magistérielle et son rôle d'enseignant se relativise. La formation exige d'autres ressources que le seul savoir. Aussi une plus grande attention est-elle désormais portée à la vie de l'Église et à son environnement. La doctrine n'est pas abandonnée, elle s'articule davantage aux conflits ecclésiaux et aux défis externes. Le choix des thèmes et la sélection des chroniques au cours des années 1958 à 1968 témoignent d'un changement d'intérêt. Certes les thèmes classiques ne sont pas abandonnés. On en rencontre encore un nombre imposant au cours de ces dix années. Je citerai par exemple : la Rédemption, l'espérance, la prédication, la Création, la confirmation, le ciel, Marie, le Christ-Roi, Jésus-fils de l'homme, l'Esprit et les Églises, la mort, le sacrement de notre Pâques, etc. Mais dès 1959 s'amorce une volonté de traiter de questions hors l'espace classique de la théologie.

L'éditorial du n°41 (janvier-mars 1959) fait allusion à cette nouvelle orientation en invoquant la demande de lecteurs. En effet plusieurs d'entre eux "nous ont demandé de ne pas passer sous silence le Concile œcuménique annoncé par Jean XXIII. La cause de l'unité chrétienne est, à nos yeux, trop importante, pour que nous négligions de nous associer à notre place, à la préparation du Concile" (p. 1-2). Mais l'éditorial concède qu'il faut "centrer le plus possible nos cahiers" (p. 1). En effet des réactions de lecteurs avaient signifié qu'ils réprouvaient que la revue ne s'en tînt pas à son propos premier de "formation", ils craignaient qu'elle ne devînt une revue "d'informations", ajoutant un nouveau canal aux très nombreux qui existaient déjà. Je cite une lettre ouvrant le débat qui a traversé et traverse encore l'histoire de la revue:

"Ce matin, au reçu du n°39 de Lumière & Vie, je constate que sur les 144 pages de cette livraison, 60 seulement concernent l'argent (thème du cahier); 16 pages sont consacrées à un sujet d'actualité: l'œuvre de Pie XII; et presque la moitié du fascicule à des chroniques et à des recensions. Cette formule commençait à paraître déjà dans les numéros précédents, sans parler des articles et photos du P. Cocagnac faisant double emploi avec l'Art sacré.

Votre revue avait l'intérêt de prendre un thème, de l'envisager sous divers aspects. Vous pouvez ainsi rendre de grands services. Si vous préférez la chronique et la recension, vous faites double emploi (ou multiple!) avec d'autres revues qui le font beaucoup mieux. Dans ces conditions vous comprendrez que je me contente de ces dernières. Le style de votre revue était neuf, assez unique en France; si vous l'abandonnez, vous perdez la place que vous avez conquise. Il se peut que ma réaction soit une réaction de professeur; je tiens à vous l'exprimer; peut-être cherchez-vous une clientèle plus étendue, bien que la clientèle "laïque" ait intérêt à des livraisons relatives à un sujet unique.

Avouez que vos articles de chronique liturgique font double emploi, au moins, avec celles de La Maison-Dieu et des Questions liturgiques et paroissiales. Votre chronique sur l'œcuménisme a moins d'intérêt pour les lecteurs d'Irenikon. Ces "papiers" ont leur valeur, mais à mon avis le compromis que vous tentez est fâcheux. Si vous persévérez dans cette ligne, je crois que la sagesse

LXX

pour le client consistera à acheter le numéro qui intéresse. Car de recensions nous en sommes submergés... Quant à la chronique des disques, n'en parlons pas. Tout cela enlève du sérieux et du crédit" (n°40, décembre 1958, p. 133-134).

Ce ne sont pourtant pas tant dans les domaines de l'information que s'esquisse une orientation plus attentive aux événements qui concernent l'Église, mais dans celui de la réflexion à partir de données plus immédiates et souvent sujettes à débat : je songe aux cahiers sur la guerre, l'argent, la femme, le protestantisme, l'orthodoxie, le pouvoir, le cinéma, la fête et l'ennui, le Concile et la réforme de l'Église, l'amour et le temps, la liberté chrétienne et la liberté religieuse, les laïcs, le christianisme et les religions, les pauvres, les malades, la ville, la violence, Israël et la conscience chrétienne.

Tous ces thèmes ont à la fois une incidence pastorale - il s'agit du témoignage de l'Église dans un monde inédit - ; des incidences politiques - on critique les formes dominantes de l'économie, l'autoritarisme et le manque de liberté dans l'Église, on y plaide pour une réforme qui aille dans le sens démocratique, on n'ignore pas les effets socialement néfastes de l'urbanisation hâtive, on prend conscience de la dureté des conflits et de la violence latente qui dégénère souvent en guerre.

### Une prise en compte prudente de l'actualité politique

Le numéro intitulé "Israël et la conscience chrétienne" (n°92, mars-avril 1969) est un symbole de l'actualité de la réflexion dans la revue. L'éditorialiste écrit : "Il y a onze ans à pareille époque, Lumière & Vie consacrait un numéro à Israël (n°37). Était-ce une conséquence lointaine de la fameuse expédition de Suez d'Octobre 1966? Peutêtre. Quoiqu'il en soit, voici, après la guerre des six jours un nouveau cahier consacré à ce thème..." Plus loin, l'auteur explique les raisons de cette réflexion nouvelle consacrée à Israël : "Juin 1967 (la guerre des six jours) a provoqué une crise. Disant cela, nous vivons l'aspect le plus grave du drame : le fait que, moins que jamais aujourd'hui des millions d'hommes, arabes et juifs, soient en mesure de vivre en paix au Proche-Orient. Mais nous vivons aussi le choc provoqué dans la conscience chrétienne ; car les disciples du Christ sont impliqués dans ce drame : non seulement parce qu'une partie d'entre eux vivent

en Israël, en Jordanie ou en Egypte... mais aussi et sans doute surtout parce que tous, où qu'ils vivent dans le monde, sont acculés à "prendre parti" (p. 1).

Cette assomption de l'actualité la plus brûlante dans la théologie par le choix de "problèmes frontières" s'accomplit toujours dans la sérénité, en raison de la distance prise avec l'événement. Celle-ci différencie l'écriture de la revue d'un organe d'information journalistique. La déclaration de sagesse émise par l'éditorialiste du cahier sur l'espérance (n°41, janvier-mars 1959) vaut pour tous les cahiers de cette période : "Nos lecteurs le savent, nous aimons "mûrir" longuement nos cahiers avant de les publier" (p. 2).

Sans doute, cette prudence est de sagesse, mais je remarque que les responsables de la revue sont moins à l'aise dans l'exploitation théologique des thèmes à valeur d'abord profanes que dans les perspectives classiques. Les réflexions sur l'argent, la guerre, le cinéma, etc. en pâtissent. Témoignent de la difficulté à intégrer l'actualité dramatique proche les rares allusions à l'Algérie (Cf. n°44, septembreoctobre 1959, p. 98; n°63, mai-juillet 1963, p. 121). Cette omission sur la guerre d'Algérie étonne. Mauriac dans son Bloc-notes du 2 novembre 1954 intitule son commentaire de l'actualité : "La guerre d'Algérie commence" (T.1, Paris, Seuil, 1993, p. 214). Dans son Blocnotes du 8 décembre 1954, il écrit : "Dieu merci, depuis deux ans. la conscience nationale s'est éveillée - et d'abord la conscience chrétienne : « Nous avons le devoir de nous libérer de certaines préventions qui ne sont ni humaines ni surtout chrétiennes sur le problème des Nord-Africains », rappelait dimanche à Fourvière le Cardinal Gerlier. Et Mgr Chappoulie, évêque d'Angers : « Les mots de répression, de ratissage, d'exécution font mal aux oreilles d'un chrétien » (Citations tirées de La Croix du 7 décembre 1954 ; op. cit. p. 231). Dans le numéro sur la guerre (n°38, juillet 1958), l'éditorial et l'article de fond : "Pourquoi la guerre ?" ne font pas la moindre allusion au conflit en Algérie. On a l'impression que cette guerre n'existe pas.

Il fut, semble-t-il, plus facile de parler de "la guerre des six jours" en 1967, parce qu'elle était plus lointaine et aussi plus intriquée dans une donnée religieuse : Israël, même si la revue distingue fortement l'État portant ce nom du mystère religieux du peuple juif. Le cahier sur "Autorité et pouvoir" (n°49, septembre-octobre 1960) est typique de

LXV

la difficulté à s'affranchir d'une problématique ecclésialement centrée pour analyser la question de l'État dans un conflit précis et tragique : la guerre d'Algérie battait alors son plein, pas la moindre allusion n'y est faite. L'importante et passionnante discussion que J.-Y. Jolif mène au sujet de l'ouvrage du Père Fessard, Actualité de l'histoire, demeure, malgré l'apparition d'un arrière-fond commandé par la problématique de Marx dans le domaine de la pensée historique, encore intouchée par le caractère odieux et criminel de la guerre algérienne ou par les excès meurtriers des régimes "aux lendemains radieux" (n°49, p. 123-144). Il est non moins étonnant pour le lecteur contemporain que dans les numéros consacrés à la morale, rien n'apparaisse d'une pratique qui se répand dans les guerres de libération et dans les dictatures militaires : la torture. François Mauriac l'avait pourtant dénoncée. De tout ceci, il ressort qu'à cette période la revue fut beaucoup plus à l'aise à l'intérieur des questions relevant de la catéchèse classique qu'avec ce qu'on appela plus tard à Concilium "les problèmes frontières".

#### Liberté et lucidité sur les guestions ecclésiales

En revanche, les questions qui relèvent de la tradition catholique, des confessions chrétiennes et des débats liés au Concile sont analysées avec beaucoup de liberté et de lucidité. La revue ne cache pas les limites de la liberté de parole dans l'Église, la condition encore mineure des femmes, la place peu enviable des laïcs, la lenteur des discussions conciliaires, et la difficile application des réformes. Les lecteurs de Lumière & Vie ont été fort bien informés des travaux du Concile par les chroniques régulières de Fr. Biot (n°62, p. 93-109; n°66, p. 105-111; n°71, p. 113-126; n°77, p. 205-216). Ūn éditorial (n°74, p. 1-2) fut consacré au Concile. La revue parut plus tard consciente des déstabilisations que causèrent des débats peu communs dans l'Eglise (n°93 mai-juin 1969). Un texte du Père Serrand donne le ton du désarroi que produisirent les transformations opérées :

"Adieux non à l'Église, certes, écrit-il, mais à cette forme d'elle-même que nous avons servie, nous, les anciens. Nos maîtres, autrefois, nous en avaient appris la permanence avant de nous en raconter l'histoire. Elle n'avait plus d'âge. Fière de ses quatre "notes", de son unité surtout, gravée dans notre expérience et dans notre cœur, elle se dressait face au "monde", affirmait transcender les lois de la sociologie humaine et sortir toujours

plus forte de persécutions qui ne pouvaient la surprendre. Par ses voix les plus autorisées, elle se décernait des brevets de réussite et de respectabilité. Ce qu'elle était, c'était de plus en plus ce qu'elle devait être. Ainsi croîtrait-elle jusqu'à la fin du monde. Tout cela, maintenant, c'est fini" (op. cit. p. 1).

L'éditorialiste, citant ce texte, évoque les conflits qui surgissent dans l'Église :

"On ne peut plus se le cacher: la cohésion vitale de l'Église est profondément atteinte, la cohérence du discours établi est ébranlée. Ce qui est en cause, c'est peut-être, plus encore que le donné de la foi – bien que même celui-ci soit atteint –, la manière dont cette foi trouve ou ne trouve pas à s'exprimer. Ce qui est en cause, c'est aussi la façon dont l'espérance et l'amour se traduisent concrètement dans la vie sociale de la communauté chrétienne. Il s'agit de savoir qui a le droit de prendre la parole et à quelles conditions: que l'on pense aux réactions suscitées par Humanae Vitae, à la liberté de recherche et d'expression des théologiens, aux interférences maladroites et inquiétantes entre assemblées épiscopales et assemblées sacerdotales contestataires, etc. Il s'agit de savoir sur quels fondements concrets s'appuient la communion et l'autorité qui, au plan des principes, constituent structurellement le peuple de Dieu.

Dans l'immense chaos d'aujourd'hui, peut-on d'ores et déjà trier les germes de mort et les germes de vie, discerner ce qui est démolition systématique et ce qui est quête d'authencité? Nous ne pensons pas que ce soit possible. Il est trop tôt; il nous faut poursuivre quelque temps encore, sans doute, notre cheminement cahotant et douloureux" (op. cit. p. 2-3).

"Poursuivre... (un) cheminement cahotant et douloureux" parce qu'il est encore trop tôt pour trier, correspond au principe de sagesse cité plus haut et emprunté à l'éditorial du numéro sur "l'espérance" (n°41): "Nous aimons mûrir longuement nos cahiers avant de les publier".

Ces aveux d'une prudence récurrente à l'égard soit des problèmes frontières, soit des conflits ecclésiaux montrent à quel point le projet initial de formation par le savoir théologique se délite. Lorsqu'il s'agissait d'exposer la doctrine traditionnelle, le projet de formation était relativement facile à mettre en œuvre, fût-ce en tenant compte du

LXV

contexte. La situation changea dès lors qu'il fallût incorporer à la réflexion les incertitudes provoquées par les transformations de l'Église et exacerbées par un environnement agité indifférent aux enjeux chrétiens. La volonté d'exercer une réflexion libre au service de l'Église fut mise à l'épreuve par les contestations de toutes sortes, dont les événements de 1968 furent une expression majeure. La résolution de problèmes inédits par le savoir s'avéra insuffisante. Un autre type d'engagement était exigé : la militance de l'époque suivante essaya de relever le défi.

#### Ш

# Une théologie militante (1969-1979)

"Sous les pavés, la plage". Le vieux monde vacille. Finie la consommation triomphante ; finies les règles morales étouffantes et les brimades légales : l'amour est un jeu ; finie la politique gestionnaire à l'idéologie avare : la vie sociale est une fête. Les événements de mai et juin 1968 ébranlent toutes les institutions, sapent les conformismes et relativisent les croyances. Et *Lumière & Vie* dans ce mouvement ? Un éditorial spécial (n°88, mai-juillet 1968, p. 5-8) est dévolu à ce séisme social.

# Répondre aux questions posées à la foi par les mutations présentes

L'analyse de l'idéologie sous-tendant la révolte étudiante et ouvrière m'a paru, après 33 ans, très lucide : l'anonymat du pouvoir capitaliste, la bureaucratie des régimes socialistes, la domination de la culture par une rationalité scientifique et technique étroite y sont fort bien dénoncés comme les causes majeures de la crise. L'homme est autre chose qu'un facteur économique ou qu'un héritier culturel, il désire le bonheur dans une communauté de sujets libres et créateurs. L'éditorial souligne donc, malgré quelques réserves émises sur la violence et le caractère juvénile de certains propos, la dimension positive de ce séisme. Il va plus loin, il montre que l'Église après Vatican II n'échappe aucunement aux critiques portées contre la société civile :

"S'il est vrai, y est-il écrit, que l'Église reconnaît dans ses requêtes bien des aspects de la conception de la société qu'elle

W.

cherche à promouvoir, elle ne saurait, quand il s'agit d'elle-même, faire abstraction de son propre enseignement. La société profane n'a malheureusement pas le monopole du collectivisme impersonnel et de la répression de la créativité. Trop de baptisés ne rencontrent l'Église que sous l'aspect d'une société où la seule participation possible est celle d'un consommateur dont on requiert l'obéissance sans solliciter la responsabilité. N'estce pas le cas pour la liturgie ?... N'est-ce pas le cas aussi pour les modes de gouvernement? Les formes de participation en vigueur dans l'Antiquité ont disparu (élection de l'évêque, consultation des laïcs pour le choix des prêtres); le presbyterium n'accède que très parcimonieusement au partage réel de la responsabilité de l'évêque ; l'ensemble des laïcs ne sont associés que dans une mesure encore plus faible à la marche des diocèses : le secret est de règle en ce qui concerne l'usage qui est fait des offrandes des fidèles et autres ressources de l'Église. On pourrait sans difficulté donner bien d'autres exemples" (op. cit. p. 8).

Voici une prise de position qui rompt avec les silences sur les conflits suscités par l'expérience des prêtres-ouvriers en 1954 et les tensions qui ont secoué la société française lors de la guerre d'Algérie. L'éditorialiste de 1968 n'écrirait plus comme en novembre 1956 (n°30, p. 3): "Notre revue ne se consacre pas aux problèmes d'actualité". Un tournant est pris : on ne peut traiter de théologie en omettant les difficultés ecclésiales et les problèmes culturels et socio-politiques. Lumière & Vie prône désormais une théologie militante. Les choix éditoriaux et thématiques des années 1969-1979 mettent en pratique cette orientation qui correspond à la demande des lecteurs : "On aimerait, disent-ils majoritairement, que la revue réponde aux problèmes posés à la foi par la mutation actuelle de l'humanité" (n°97, mars-mai 1970, p. 2).

Il serait erroné de penser que ce choix militant fît abandonner l'étude de thèmes traditionnels ou classiques. Pendant cette décennie, la revue n'hésita pas à reprendre des sujets déjà traités, telles "la résurrection" (n°3 et 104) et "la mort" (n°68 et 138); elle explora à nouveaux frais les thèmes christologiques et bibliques déjà évoqués antérieurement. Mais la manière de les traiter n'est pas identique. Les cahiers consacrés à la morale: "la sexualité en procès" (n°97), "l'avortement" (n°109), "le plaisir" (n°114) témoignent de cette nouvelle approche

L/V

méthodologique. On ne craint pas de faire appel à des auteurs, chrétiens ou non, d'opinions divergentes. Le cahier consacré au "croire" (n°97) est une preuve de la problématique nouvelle, plus politique, plus attentive aux effets sociaux de la foi ecclésiale. L'actualité des conflits et des tensions intra ou extra ecclésiaux est prégnante dans le mode de composition et d'écriture. La contextualité de la théologie s'affirme.

La contextualité s'impose encore davantage dans les questions frontières, relevant au premier chef des sciences humaines. Citons à titre d'exemples : "masculin et féminin" (n°106), "l'ambiguïté du progrès" (n°111), "démocraties chrétiennes" (n°132), etc. Cette contextualité est également manifeste dans les cahiers analysant les dissensions ecclésiales. La revue s'y démarque des positions officielles (Cf. "la sexualité" n°97) ou se refuse à cautionner les stratégies politiques de l'Église (Cf. "les options politiques de l'Église" n°105).

Le mode d'approche choisi relève d'une contestation affichée de l'ordre établi. Le titre de l'éditorial de ce n°105 exprime très clairement une volonté de liberté critique : "Pour un déplacement du pouvoir dans l'Église". L'orientation du cahier 108 ("le refus du passé") est exemplaire sur ce point : on y souligne avec vigueur la nécessité d'une pratique chrétienne originale, il s'agit en effet "d'investir notre mémoire dans l'action". Les cahiers n°116 ("l'identité chrétienne") et n°117/118 ("chrétien marxiste") proposent une interprétation peu commune dans l'Église en 1974.

### Une théologie libérée

De cette énumération forcément limitée, il ressort que pendant la décennie 1969-1979, avec la participation d'auteurs venus d'horizons fort divers, la revue a entrepris un travail considérable, innovateur et courageux, pour affranchir la théologie de la routine universitaire, thomiste ou biblique, en discutant avec tolérance, audace et liberté, des questions brûlantes. La revue fut militante, non pas idéologique : elle a toujours, à mon avis, gardé suffisamment de recul critique pour que dans ses prises de position, elle n'apparût pas prisonnière d'un groupe religieux ou politique fermé sur ses options.

Sans doute est-ce cette liberté qui permet de lire encore aujourd'hui avec grand intérêt ces numéros dans un environnement différent, sans avoir le sentiment attristant d'archaïsme ou de vieillerie. Les questions

existentielles, politiques ou religieuses, furent traitées avec une telle honnêteté que, vingt ou trente années après, leur lecture incite à la réflexion sur les enjeux propres à notre époque. Le cahier n°117/118 ("chrétien marxiste") me paraît être un exemple de la probité qu'il fallut alors pour ouvrir une nouvelle voie de pensée qui, aux dires de beaucoup, s'avéra plus tard être une impasse. Ne fallut-il pas avoir parcouru ce chemin alors sans assurance pour en assumer sainement le deuil! Citons ici quelques lignes de l'éditorial signé Alain Durand:

"Que nous nous en réjouissions ou non, il se trouve que des chrétiens marxistes tentent aujourd'hui de frayer une voie nouvelle dans l'Église du Christ. On peut, encore une fois, régler jusqu'à la question de leur existence, à partir de jugements apparemment solides sur l'impossibilité d'être à la fois chrétien et marxiste. Et c'est bien généralement ce qui se passe. Si la question posée n'est pas reconnue comme question, si elle est toujours considérée comme déjà réglée par la majorité des chrétiens, ce n'est pas parce qu'elle bousculerait seulement ce que l'on croyait être marxiste mais aussi ce que l'on croyait être chrétien. Tant que l'un et l'autre de ces deux grands courants historiques restaient supportés par des sujets entièrement distincts. la situation restait claire. Et si le marxisme mis en œuvre par des chrétiens n'avait... aucune conséquence au plan religieux et ecclésial, il n'y aurait pas lieu non plus de refouler la question. On n'observerait pas cette propension constante à nier l'existence d'une telle "énormité"... Tout se passe comme s'il fallait que la question soit déjà réglée.

Comment peut-on être chrétien marxiste ?... Il serait plus aisé de poser cette question dans l'Église si elle ne se retournait pas inexorablement sur celui qui la pose. Il n'y aurait pas lieu de faire tant d'histoires si l'interrogation ne portait que sur l'autre. Il suffirait de faire place à un peu plus d'exotisme dans l'Église, chose possible sans trop de dérangement. Mais dès que la question est reconnue, il cesse d'être aussi aisé qu'auparavant de distinguer l'ivraie et le bon grain, de rejeter... le chrétien marxiste hors de la communauté chrétienne. Comment peut-on être chrétien marxiste ? Poser cette question sans exotisme, c'est accepter de ne plus déjà savoir parfaitement ce qu'est être chrétien. C'est peut-être accepter aussi de le redécouvrir... (op. cit., p. 4-5).

LXV

L'environnement se modifia dans la décennie suivante (1979-1989). Le christianisme et les Églises perdirent une audience si considérable que la militance des années précédentes serait apparue ou nostalgique ou rhétorique. Une nouvelle orientation se dessina peu à peu. Le doute surgissait de partout. La théologie se fit dans la revue plus hésitante.

#### IV

# Une théologie hésitante (1979-1989)

J.-P. Jossua, dans un article du numéro 150 (décembre 1980), fait un éloge appuyé de la revue pour son anniversaire : "Je ne pense pas céder à l'amitié, écrit-il, en disant qu'elle est en France depuis trente ans la meilleure revue théologique". Puis il ajoute, me semble-t-il avec justesse, pour la décennie qui s'achève : "Largement ouverte aux problèmes que pose la vie politique et sociale..., elle cherche à les éclairer, en même temps que, s'inspirant des approches séculières, elle reprend de façon neuve et accordée à la modernité les questions théologiques de toujours". J.-P. Jossua soupçonne cependant qu'une autre époque s'ouvre : les certitudes d'antan, les simplifications rassurantes s'estompent, aussi serait-il nécessaire de "réfléchir sur le statut d'un certain dissentiment au sein de l'Église, de donner voix à ceux qui veulent lui appartenir sans toujours accepter purement et simplement l'enseignement venu d'en-haut"... (op. cit. p. 116-117).

# Rigueur et modestie

C'est dans cette voie que se place le post-éditorial de ce cahier, évoquant l'avenir de la revue : "L'entrée dans un monde de post-chrétienté est irréversible, y est-il dit, et l'Évangile apprend à ne pas le regretter. De ce fait, le travail théologique ne peut plus être mené dans le cadre exclusif de débats confessionnels ; il se construit aussi en fonction d'une incroyance et d'une irreligiosité que ne définissent pas seulement les athéismes, mais qui traversent de plus en plus de chrétiens dans leurs pensées, dans leurs choix et dans l'image qu'ils se font d'eux-mêmes..." Le rédacteur constate que si, malgré l'extrême complexité des données sociales et politiques, "la neutralité est impossible", il faut méditer que "certitudes et espoirs trop vite échafaudés

ont été pris au dépourvu, voire démentis, par les événements" (op. cit. p. 118).

Ce désenchantement politique s'amplifiera après la chute du mur de Berlin en 1989. La Révélation ne dissipe pas "la faillibilité inhérente à l'opacité de l'histoire", avoue le rédacteur bien avant ces événements. C'est bien le contexte qui rend la théologie hésitante, même s'il n'interdit pas des choix qu'on sait aléatoires. Il s'agit désormais de "soutenir l'épreuve de la pluralité interne au catholicisme, celle de la différence entre les confessions chrétiennes et celles de la radicalité de l'incroyance moderne". Cette épreuve "garantit contre la tentation de produire sa propre orthodoxie..." (op. cit. p. 119).

Cette rigueur dans l'approche des problèmes et cette modestie dans leur traitement seront tenues pendant la décennie qui s'ouvre. Sans doute est-ce la raison pour laquelle pourront être présentés en toute liberté des sujets dogmatiquement difficiles, tels "le sacrifice" (n°146), "le bien et le mal" (n°164) ou "le devenir des ministère" (n°167) etc., des questions discutées souvent avec passion, telles "la condition homosexuelle" (n°147), "les femmes, l'Église en cause" (n°151), "la fonction d'un magistère dans l'Église" (n°180) etc.

#### Actualiser la foi

Dans cette période s'atteste une manière différente de lire l'Écriture : on prend à bras le corps un livre de la Bible (Cf. "l'épître aux Galates", n°192 ; "les Actes des Apôtres", n°153-154) ; on s'attaque à un genre littéraire (Cf. "écriture apocalyptique" n°160) ; on s'affronte à des principes ("le corps des Écritures", n°171) ; on s'interroge sur les méthodes (Cf. "le courant fondamentaliste", n°186) et on en introduit de nouvelles, telle la sémiotique ; on raconte les parcours de témoins bibliques (Cf. "la longue marche des patriarches", n°188). La revue rompt avec l'ancienne façon d'intégrer la Bible au travail théologique : la mettre à la question sur un thème qu'elle ignore. La puissance traditionnelle de cette réquisition du texte scripturaire alourdit actuellement le dialogue interreligieux.

Lumière & Vie ne se contente pas d'entrer dans le débat au sujet de problèmes délicats dans l'Église effrayée par les conséquences religieuses et morales de la modernité, elle perçoit que quelque chose vacille dans la société : le doute s'insinue. On le voit apparaître dans

la problématique de beaucoup de numéros. Quatre cahiers en prennent plus spécifiquement acte : ceux sur "l'individualisme" (n° 184), "le sens et le non-sens" (n° 191), "la différence des sexes" (n° 194), "résurrection et réincarnations" (n° 195). La théologie explore, écoute, se fait plus discrète, car en beaucoup de domaines elle est aussi démunie de réponses que ceux qui sont ébranlés par la pression d'une mutation culturelle encore inévaluée.

Dans cette période difficile d'ajustement de la foi à des requêtes inédites et à des contestations fortes, la revue essaie d'actualiser au maximum les cahiers en évitant de se laisser prendre au piège des événements affectivement considérables dans l'immédiat, mais négligeables pour l'avenir du christianisme. Le rythme à long terme de la revue lui a octroyé une vraie liberté à l'égard de la rumeur et de la pression de l'opinion publique sans que'elle fuie vers une pensée abstraite ou intemporelle. Cette option s'avérera féconde pour la décennie suivante dans laquelle le christianisme vivra comme en exil.

#### V

# Une théologie d'exil (1989-2000)

L'éditorial du numéro 247 (juillet-septembre 2000) décrit à propos d'un sujet particulier et dogmatique, l'épiscopat, la situation sociale de l'Église catholique :

"L'indifférence de la société est l'un des facteurs majeurs de l'amenuisement de l'autorité épiscopale. Je choisis un exemple parmi beaucoup d'autres. Lors de la préparation de la loi sur le PACS, malgré des remarques judicieuses de Mgr Billé, le gouvernement n'a pas daigné consulter ceux qui représentent un secteur important de la sensibilité française. Il n'a d'ailleurs pas davantage entendu les représentants des autres communautés religieuses. On peut conjecturer qu'il en ira de même pour d'autres débats de société conduisant à une législation inédite. Sans doute se consolera-t-on de cette distance prise par la société politique à l'égard des instances religieuses en jugeant que cette indifférence convient à son autonomie si difficilement acquise. Mais parler sans susciter de dialogue respectueux témoigne de la disparition sociale de l'autorité d'une fonction...

L'épiscopat est marginalisé ou se marginalise. En manque d'interlocuteurs, il est condamné à la solitude".

#### Un regard esthétique

J.-P. Jossua, au début de la décennie 1980, avait prédit cette évolution. Aussi avait-il suggéré d'abandonner la théologie militante. La revue exprimerait les convictions ou les opinions de chrétiens ou de non-chrétiens pour lesquels l'essentiel du christianisme importait davantage que les certitudes officielles ou les identités communautaires. La conjoncture lui donna raison : l'éditorial du numéro 247 vérifie son jugement. Déjà, vers la fin de la décennie 1980, dans ce contexte nouveau l'orientation de Lumière & Vie fut ainsi précisée : "Ouvrir de vrais débats sur les questions fortes posées au christianisme..." (n°188, septembre 1988, p. 2). Le rédacteur ajoutait qu'il revenait à la foi de ne cesser d'interroger les intérêts majeurs de notre époque. On voit par cette distance établie entre les questions qui ébranlent le christianisme et celles que la foi peut éventuellement poser à nos sociétés que la montée en puissance d'une culture étrangère au christianisme l'exile. Il s'efforce désormais d'être un participant honnête au débat culturel, social et politique, et il peine à se faire entendre.

Cette situation inconfortable augmente le nombre des voix qui l'interprètent; et ceci d'autant plus que son rôle historique est objet de contestations. La revue prend la mesure de cette situation modeste : "Le temps est passé, où des théologiens et d'autres donnaient un sens à tout, même à l'intolérable" (n°191, mars 1989, p. 3). Le cahier intitulé "Sens et non-sens de la vie" (n°191) bénéficia d'un franc succès : sa modestie en même temps que l'acuité des questions posées montraient à quel point le christianisme avait perdu ses certitudes dans le domaine du sens qui, pour beaucoup jusqu'alors, était sa propriété. "On ne saurait du dehors conférer un sens chrétien à ce qui n'en a humainement aucun..." (op. cit. p. 3).

Le survol rapide des cahiers de cette décennie vérifie globalement cette perspective. On y trouve de nombreux cahiers bibliques, on y traite de données classiques (Cf. "la mission" n°205; "l'enfer" n°233, etc.). Des sujets controversés sont abordés, tels les cahiers consacrés à "Bible et psychanalyse" n°198, "la fidélité et le divorce" n°206, "christianisme et religions" n°222, "la non-ordination des femmes"

L/V

n° 224, "l'euthanasie" n°238, etc. Des sujets relevant du domaine mystique ou d'une appréhension gratuite du monde furent retenus (Cf. "la contemplation" n°207, "la solitude" n°223, "le rire" n°230 etc.).

Les cahiers de cette période sont loin d'être d'identique valeur, quelques-uns sont au-dessous de leur projet. Ils sont cependant révélateurs du caractère à la fois inédit et inattendu de la situation. En effet, la manière de traiter les thèmes choisis témoigne de l'attention portée à une dimension jusqu'alors peu présente dans la revue : un regard esthétique, comme si les nouvelles données culturelles reléguant le christianisme aux marges pressaient de faire sien le jugement de P. Legendre : "Ce sont les artistes qui empêchent la société de devenir folle" (n°203 p. 3).

# Le recours à la psychanalyse et le refus des dogmatismes

Devant une si longue énumération de thèmes classiques, moraux et sociaux, même s'il s'agit de questions controversées ou de problèmes frontières, on se prend à douter du bien-fondé du titre qualifiant la décennie 1989-2000 : une théologie d'exil. En réalité les titres ne disent pas la manière dont furent traités les thèmes. Maintes fois les soustitres cherchent à l'évoquer. De plus, ces cahiers sont marqués par un double phénomène : le recours à la psychanalyse et le refus de tout dogmatisme.

\* Le recours à la psychanalyse : il fut présent dès la décennie précédente et marqua la revue jusque dans les années 1995-1996. Ce recours n'est pas étranger au déclin des théories marxistes dû aux excès du socialisme réel et à son effondrement à l'Est. Curieusement, à ma connaissance, la chute du mur de Berlin fut passée sous silence. Il devenait plus difficile après cet événement d'en appeler à des sociologues d'inspiration marxiste. La méthode psychanalytique permit, me semble-t-il, de mettre en lumière l'ambivalence, sinon l'ambiguïté des institutions et des exigences chrétiennes : elle purifiait l'héritage, favorisait une conscience plus vive des limites et des perversions d'une foi inscrite dans l'histoire et participant à ses enjeux et conflits, elle jouait également au bénéfice d'une plus juste appréciation de l'environnement culturel et de son risque de suffisance.

L<sub>V</sub> 251 55

## Christian DUQUOC

Cette méthode devint ainsi pour les croyants, évincés des enjeux majeurs de la société, le moyen de faire prendre conscience que les défaillances ne sont pas seulement les attributs de l'Église institutionnelle, elles sont inhérentes à la culture dominante qui juge les convictions religieuses désuètes. Cette méthode mit en pratique l'aphorisme de J. Lacan : "le christianisme n'a pas dit son dernier mot", comme si du sein de la culture émergente une voix qui naguère avait paru destructrice démentait, par son déploiement, des certitudes prématurées sur le déclin du christianisme.

\* Le refus de tout dogmatisme : le sentiment d'exil poussa certains croyants au réflexe identitaire, au regret de privilèges naguère possédés, à la nostalgie des biens perdus. On imagina spontanément que le monde d'antan avait été fortement influencé par le christianisme, que la culture en était pétrie. On supporta douloureusement que les convictions chrétiennes ne soient plus honorées publiquement, on calomnia dès lors la culture présente, ne percevant en elle que des aspects globalement négatifs. Les intégristes et les traditionalistes suivent ce chemin d'amertume, les responsables ecclésiaux sont parfois tentés de gémir sur les malheurs spirituels du temps présent. Aussi opposentils avec intransigeance aux doutes contemporains les vérités retenues par les traditions.

Lumière & Vie a pour sa part accepté avec plus ou moins de bonheur et de liberté l'exil des convictions et certitudes chrétiennes ; elle usa de ce tournant culturel ou de cette mise à l'écart comme une occasion de décaper la vieille bâtisse ecclésiale. La revue a opté pour un chemin d'espérance, consciente cependant de la précarité de son choix dans un monde qui ne soupçonne plus la richesse de l'Évangile. Le refus du dogmatisme, indice de la force gratuite du vrai, a favorisé le traitement des sujets les plus divers et les plus controversés sans qu'elle se laissât happer par l'enfermement idéologique. Le numéro 249, édition du Colloque de novembre 2000 à Clermont-Ferrand sur "christianisme et culture", porte un bon témoignage en ce sens. Vivre et penser en exil ne sont pas nécessairement pour les croyants vivre humiliés et dans le ressentiment.

\* \*

C'est avec plaisir que j'ai feuilleté les 249 cahiers recouvrant 50 années d'existence. J'ai beaucoup appris sur la dépendance de la

L

pensée théologique à l'égard de l'actualité. Je ne la croyais pas aussi forte. Je ne la déplore pas, mais je pense au contraire que cette attention à ce qui se passe dans le monde et l'Église est une qualité de la revue. J'ai constaté que ce qui fut estimé important à tel moment serait aujourd'hui jugé bien anodin et que des événements qui ne produisirent aucun effet d'actualité brûlante furent décisifs. On parle beaucoup de théologie contextuelle : Lumière & Vie n'a cessé de la pratiquer avec plus ou moins de discernement, elle ne réduisit pas la foi à une réalité abstraite, elle l'entendit en son effectivité sociale et ecclésiale, elle oublia rarement l'ambivalence culturelle et religieuse du christianisme.

Ce n'est pas non plus sans humour que j'ai mené ce travail. Des modes contemporaines me sont apparues déjà anciennes. On vante la nouveauté de la théologie herméneutique. La place de l'auditeur ou du récepteur est fondamentale dans l'expression, la pratique et l'intelligence du christianisme, veut-on signifier par ce terme savant. Lumière & Vie usa de cette forme de théologie sans le proclamer, sans réticence, puisqu'elle sut se mettre à l'écoute de lecteurs dont les convictions et les doutes n'ont cessé de varier durant ces cinquante dernières années. La revue a essayé, avec plus ou moins de bonheur, de comprendre ce qui advenait pour le croyant en vue de lui faciliter décision et action. Elle le fit toujours avec beaucoup de liberté, consciente que celle-ci n'est jamais pleinement acquise tant les pressions de l'opinion ou les prudences des responsables invitent à y renoncer. "À tous les repas pris en commun, écrivit René Char évoquant la Résistance, nous invitons la liberté à s'asseoir. La place demeure vide, mais le couvert reste mis".

Christian Duquoc, op

L\_V 251

# Lumière & Vie s'é-toile sur le Net

Depuis novembre 1998, pour les internautes, une fenêtre s'est ouverte sur Lumière & Vie. Plus de cinq mille visiteurs et visiteuses ont déjà frappé à la vitre de www.lumiere-et-vie.com

Après une information générale sur la revue, la liste des numéros disponibles, une présentation des derniers numéros parus et des numéros à paraître, le site vous propose des informations plus techniques qui peuvent utilement compléter ou suppléer aux deux tables déjà parues sur papier et encore disponibles (cf. information p. 16).

**Trois entrées** (régulièrement mises à jour) sont conçues pour rendre service aux chercheurs, étudiant(e)s ou toute personne ayant à traiter une question particulière :

- \* une liste thématique des numéros.
- \* un index des auteurs pour les numéros 1 à 250.
- \* un **index des mots-clefs** (complet pour les numéros 1 à 200, en cours d'élaboration pour les numéros 201 à 250) comprenant environ 200 entrées permet non seulement de trouver les numéros thématiques mais également les articles traitant du sujet et dispersés dans d'autres numéros. Par exemple, à l'entrée "béatitudes", on trouvera les informations suivantes:

Lumière Lvie

Béatitudes		Année	Revue	Pages
Ensembles	Les pauvres	1967	085	1-128
	Les Béatitudes : le bonheur inversé	1997	234	1-112
CARRA DE VAUX Bruno		1954	016	95-108
	Grandeur de Marie et idéal évangélie	que		
CHEVIGNAR	D Bernard-Marie	1958	039	53-60
	Bienheureux vous qui êtes pauvres			
COCAGNAC A-M		1958	038	98-112
	Trois médiations sur la douceur évan	gélique		
GEORGE Augustin		1961	052	36-58
_	Le bonheur promis par Jésus d'après	le NT		
REGAMEY Pie-Raymond		1960	050	23-54
	Notre doctrine spirituelle en face de	l'esprit di	u monde	
TREMEL Yves-Bernard		1955	021	83-102
	Béatitudes et morale évangélique			

Nous espérons que ce site rendra les services attendus à nos lecteurs et lectrices, et nous sommes à votre écoute pour toute suggestion dont vous souhaiteriez nous faire part. Par courrier à notre adresse postale ou par courrier électronique : lumvie@wanadoo.fr

Remercions ici Gabriele Nolte, responsable administrative, pour ce travail considérable de mise en place du site.

Le service de rédaction

Un enseignement donné... chez vous

DOMUNI

Créé en 1998 à l'initiative des provinces dominicaines françaises, DOMUNI se présente comme un réseau diversifié de centres d'enseignement en sciences humaines et religieuses.

Sur son campus francophone virtuel Saint-Jérôme, on peut déjà trouver des enseignements à la carte, un cursus diplômant de II° cycle reconnu par le Collège dominicain d'Ottawa...

DOMUNI projette de créer rapidement en lien avec des instituts existants une formation le le cycle.

#### Formation en sciences humaines et religieuses par Internet

1, impasse Lacordaire - 31078 Toulouse Cedex 4 - France Téléphone : +33 (0)5 62 17 32 45 - Télécopie : +33 (0)5 62 17 31 17

Messagerie: secretaire@domuni.org - Site Internet: http://www.domuni.org



W

# Le temps d'une revue

Les commémorations, qu'elles soient patriotiques, sociales ou éditoriales, ont ce paradoxe en commun avec l'anniversaire des personnes : en marquant un temps écoulé, un temps « mort » en un sens, elles en disent le prix.

À condition qu'elle soit sincère, toute célébration du passé s'ouvre à l'avenir ; certes lorsqu'il s'agit d'un ancêtre on ne peut pas toujours garantir que l'avenir ouvertement souhaité (« qu'il vive cent ans » disent les polonais en de telles occasions) soit vraiment garanti. Et pourtant, si l'on fête les grands anciens, c'est bien façon de dire qu'ils se prolongent en nous et que nos biens, notre culture, nos exigences et peut-être aussi notre joie de vivre leur doivent quelque chose et n'ont pas fini de fructifier pour nous.

La longue rétrospective menée dans ce numéro, l'évocation d'anciens directeurs et surtout l'analyse des grandes strates déposées, livraison après livraison, durant un demi-siècle, démontre assez la pertinence de ce principe général : faire mémoire de *Lumière et Vie* entraîne tout naturellement à lui souhaiter et à lui imaginer un futur.

C'est que cette commémoration met en évidence pour le long terme un rapport à l'histoire qui n'apparaît pas aussi clairement dans chaque numéro. Ce rapport s'impose, même lorsqu'il n'est pas voulu pour lui-même. Il a ses lacunes – on signale au passage une relative discrétion au moment de la crise des prêtres ouvriers ou la torture en

Lumière Vie 251

Algérie – il a ses lacunes donc, et pourtant les périodes traversées s'imposent d'une façon ou d'une autre.

١

# Vulgarisation ou théologie de la culture

Dès le départ (cf. le liminaire du premier numéro) Lumière et Vie se situe « entre les revues techniques et entre les revues de grande vulgarisation ». Que Lumière et Vie se distingue des périodiques à forte technicité destinée aux spécialistes se comprenait bien alors et ne fait pas non plus difficulté aujourd'hui.

La réticence à parler de « vulgarisation » appelle plus de nuances. À l'époque, il s'agit d'abord et simplement d'ouvrir à la nouvelle revue un créneau médian entre le discours des spécialistes et celui de la pastorale, mais nous pouvons sans doute y voir davantage.

Que dit en effet le terme « vulgarisation » ? Il nous donne l'image d'un pédagogue, tout occupé à fournir la version simplifiée de quelques articles essentiels tirés du trésor de sa tradition et de sa spéculation au grand public. C'est au fond une notion dogmatique et cléricale dont se méfie déjà, semble-t-il, le liminaire de 1951 et dont nous nous écarterions encore plus décidément aujourd'hui.

Lumière et Vie n'a jamais été une revue de vulgarisation (au sens strict que nous venons de dire) parce que ses directeurs n'ont jamais considéré – ou alors très occasionnellement – qu'ils avaient à monnayer au grand public une science théorique élaborée à son écart et à son insu. C'est ce qui explique la place de la culture au programme. Elle n'apparaît pas et ne doit pas apparaître comme un complément destiné à éclairer une matière trop austère. La culture, ce que nous appelons culture, est un lieu théologique au même titre que les écrits de notre tradition et que les comportements individuels et collectifs dans la mesure où nous ne nous contentons pas de les recenser mais où nous avons l'ambition de les élucider. C'est assez dire que l'ouverture à ces dimensions laissées ordinairement à l'extérieur d'une dogmatique et des objets qu'elle examine, tels que les grands enjeux géopolitiques ou l'esthétique, si elle a toujours été honorée et le sera demain plus que jamais, ne vise pas à transformer une revue théologique en revue

de « culture générale d'inspiration chrétienne » mais à reconnaître au primat de la Parole tout l'espace de son incarnation.

П

### Le poids de l'histoire

L'année prochaine, en son cinquante et unième anniversaire, *Lumière* et Vie assurera cette continuité.

Certaines contributions pourront serrer l'événement de plus près. Mais, même lorsqu'on imagine et conçoit un dossier thématique à long terme suscitant les articles avec l'anticipation de presqu'une année il n'y a pas lieu de désespérer. Après tout, le mouvement des idées — à côté de ses remous de surface — a aussi sa houle longue, ses évolutions qu'on peut décrire sans hâte même lorsqu'on a souci de ne pas les manquer. Pour ne prendre que ces exemples : de nouvelles méthodes ou lectures en exégèse, des courants nouveaux dans la catéchèse, des situations inédites pour la pastorale, des documents et des condamnations en préparation dans les antres du magistère n'apparaissent pas du jour au lendemain comme champignons après la pluie. Une revue dont c'est le domaine ou la thématique en fait son affaire. Elle tient comme son objet propre l'obligation d'anticiper, le devoir de prévoir, c'est-à-dire de mettre en perspective les tendances qui se dessinent et pas seulement des valeurs et des doctrines confirmées.

Une telle orientation va de pair avec le conflit ou du moins avec le débat, puisque la nécessité de prévoir – et en quelque sorte de susciter l'intérêt en le devançant – entraîne sur des terrains où les habitudes comme les certitudes ne s'étant pas encore établies font l'objet de controverses sur leur bien fondé. Ce serait vrai, semble-t-il, de n'importe quel périodique. Dans le cas d'une revue de théologie c'est hors de doute. Il lui faut par vocation, éclairer les attendus d'un vaste procès où c'est toujours l'être humain et sa chance d'entendre l'Évangile qui sont en cause. Ce débat n'est pas celui des « autres », il nous traverse comme il traverse l'Église. Teilhard de Chardin disait qu'il ne se contentait pas de « sentir avec l'Église » comme le prescrit l'axiome ignacien mais qu'il voulait « pressentir avec l'Église ». On sait que, pour lui d'abord, cette exigence ne fut pas de tout repos. S'il fallait d'autres patronages à des dominicains francophones, nous pourrions nous souvenir à propos de ce que disait notre frère Pierre Claverie du

devoir, ou plutôt de la nécessité, pour un chrétien, de se placer sur les « lignes de fracture du monde ». La rencontre de l'islam et de l'Occident fut pour lui cette faille sismique, il en est d'autres. Elles sont autant d'appels à vivre pour le croyant, mais là plus qu'ailleurs on ne peut vivre si rien ni personne ne nous aide à penser ce que nous avons à vivre. Tâche proprement d'intelligence, dont Lumière & Vie, ne serait-ce que par l'ambition de son titre, ne peut se tenir dispensée.

#### Ш

#### Chantiers ouverts

Ce n'est certes ni le lieu ni le moment d'établir maintenant le programme pour les mois et les années à venir. Dans cette histoire des variations dont Christian Duquoc reprend le titre et le grand style à Bossuet, trois périodes sont repérées : l'époque d'une théologie enseignante, celle d'une théologie hésitante, celle enfin d'une théologique d'exil. Comment qualifier l'étape que nous abordons maintenant ? Sommes-nous encore dans l'hésitation ou déjà dans l'exil ? Peut-être faudra-t-il attendre notre centième anniversaire pour le savoir, mais ce que nous pouvons tenter de discerner dès à présent ce sont les grandes lignes de force d'un terrain en pleine évolution.

Quels sont pour nous dès aujourd'hui et pour demain le ou les chantiers ouvert(s) ?

Tous les chantiers ne sont pas ouverts ; les traditions théologiques sont au contraires faites de quantité d'anciens ateliers où plus aucun outil ne résonne. Et tous les chantiers ne sont pas nôtres. La vocation d'une revue à répondre à telle ou telle question tient à son histoire et à sa mémoire. Ces préalables posés on peut se risquer à quelques anticipations.

Dès à présent nous avons vu, voyons et verrons, s'écrouler un certain nombre de certitude. Des questions naissent de cet affaissement.

Ainsi assistons-nous à la fin d'un certain christiano-centrisme sous sa forme occidentale. Les débats et conflits qui ont opposé et continuent d'opposer les théologiens asiatiques à Rome sont significatifs de cette mise en question de plus en plus pressante et qui, certes, ne peut se satisfaire de réponses hâtives. Toute une constellation de questions théologiques s'en trouve intimement modifiée : comment

penser encore un unique salut à l'intérieur et aux conditions d'une unique instance ? Comment imaginer encore une « mission » ?

\*\*\*

On se trouve là devant les ultimes avatars d'une réflexion sur l'inculturation encore timide. La difficulté tient à ce que la mondialisation, la répercussion à l'échelle globale des problèmes économiques, politiques et pour une part culturelle ne débouche pas sur une réelle universalité. Que l'Amérique Latine par exemple suscite une réflexion théologique neuve, le monde entier en recueille le message de libération, mais nulle part ce message ne peut s'exprimer sans une incarnation spécifique aux pays et civilisations d'accueil. C'est cette extension des problèmes dans l'Église comme dans le village planétaire, et la diversité des réponses donnée en chaque culture qu'il nous faut exprimer.

\*\*\*

Cette ampleur mondiale des questions et cette difficulté à leur trouver un commun dénominateur interroge bien évidemment les structures de service et de décision dans les Églises.

C'est bien à cause de cette dimension transculturelle, que les problèmes du pouvoir dans l'Église - conférences épiscopales, synodes, ministères - ne sont jamais à ranger dans les questions de boutiques. Ils concernent au premier chef l'intelligence et l'expression de la foi.

C'est aussi à cette lumière qu'il faut penser les exigences du travail œcuménique, les voies ouvertes comme les replis identitaires qui en marquent trop souvent aujourd'hui les retombées.

\*\*\*

Un autre faisceau de questions, non certes nouvelles, mais ressenties de façon plus vives aujourd'hui, s'organise autour des problèmes d'historicité. La paresse fondamentaliste des chrétiens dans la lecture des récits évangéliques s'est trouvée bousculée par des livres récents, des émissions télévisuelles comme *Corpus Christi*. On peut juger qu'il n'y a là rien de bien nouveau sous le soleil critique, reste que le peuple fidèle dans son ensemble n'était guère préparé à cette révision.

\*\*\*

LX

Rapport apaisé à l'historicité d'une « révélation », position juste à l'égard des autres attitudes religieuses faites de respect sans inquiétude, et enfin maturation à l'échelle des individus comme des groupes d'une attitude spirituelle vraiment humaine et élucidée constituent des conditions de possibilités de la foi et de son expression. Elles sont toutes aujourd'hui soumises à révision. On ne peut, on ne pourra l'ignorer.

On ne fera pas davantage l'impasse sur cette immense tranche du chantier en cours que forment les questions de théologie morale.

Là plus qu'ailleurs la rupture est quasiment instituée entre la base et le sommet, le peuple et l'autorité censée le régir, les théologiens étant requis de part et d'autre et soumis aux pressions des hiérarchies comme de l'opinion plus que nulle part ailleurs.

C'est là qu'il nous faut, qu'il nous faudra, être libres.

Mais il importe de l'être partout.

Jean-Pierre MANIGNE

# **Position**

# UN MÉDIUM SPÉCIFIQUE : LA REVUE

Visant à la communication de réflexions théologiques sous une forme accessible au public non spécialiste, mais fort rigoureux dans son effort de pensée, Lumière et Vie est une revue. Et cette revue célèbre ses cinquante ans d'existence. Christian Duquoc dessine avec talent ses glissements successifs d'une théologie enseignante à une théologie d'exil en passant par une théologie ecclésiale, une théologie militante et une théologie hésitante. Cette modeste contribution a un autre obiectif. À l'occasion de ce cinquantenaire, elle propose quelques évocations de la nature de ce médium bien particulier qu'est une revue.

# Qu'est-ce donc qu'une revue ?

En novembre 1984 s'est tenu à Villeurbanne un colloque qui, pour la première fois a réuni quelque trois cents directeurs et animateurs de revues. L'idée de cette « revue des revues » est née du cerveau imaginatif d'Olivier Brachet, directeur à l'époque de la revue Economie et humanisme. Elle a été mise en œuvre grâce à l'Office Rhône-Alpin du Livre (ORAL), un organisme né de la politique culturelle de la Région Rhône-Alpes'.

#### Revue ou magazine ?

Au moment de l'organisation de ce colloque, la question de la définition de la revue s'est posée de facon très concrète. De quelles publications fallait-il inviter les directeurs ? On écarta assez vite les magazines hebdomadaires du type L'Express, Le Point, Le Nouvel Observateur. Pourtant on y trouve, à côté d'articles portés sur le sensationnel et des textes d'actualité parfois brillants, mais plutôt superficiels, des réflexions de fond et des entretiens qui honoreraient nombre de revues. Les quotidiens eux-mêmes ne proposent-ils pas parfois ce genre de textes de qualité : à mon sens, ils le font plus encore que les hebdomadaires à grand tirage.

La revue ici se définit moins par la spécificité de son contenu que par la légèreté de son poids économique : un périodicité mensuelle pour les plus présentes, trimestrielle pour beaucoup. annuelle parfois, peu d'abonnés et de lecteurs, une équipe de rédaction souvent menue, des difficultés financières récurrentes. Le magazine au contraire serait une revue qui aurait commercialement réussi en conquérant un public important. Mais fallait-il inviter Le Monde Diplomatique qui, sous le même format que le quotidien, propose des textes d'actualité très engagés dans un sens tiers-mondiste ? La question se pose aussi pour Alternatives



<sup>1.</sup> Les actes de ce colloque ont été publiés dans la revue de l'ORAL Actualité Rhône-Alpes du livre n° 8, 1985, 88 p.

Economiques, parti comme un bulletin militant avec l'aide d'Economie et Humanisme qui lui a fourni ses premiers abonnés. La question ne se pose plus aujourd'hui : Alternatives Economiques est devenu par son tirage le troisième magazine français d'actualité économique et il vient de fêter son vingtième anniversaire. Il publie par ailleurs sa propre revue L'économie politique.

#### Livre ou revue ?

La première frontière est donc floue : à partir de quel niveau de réussite économique (nombre d'abonnés, volume de tirage), une revue devient-elle un magazine ? Mais nous en avons une seconde, qui ne l'est pas moins, celle des revues scientifiques, professionnelles, anciennement inscrites dans le paysage intellectuel : La Recherche ou Sciences et Avenir, dont on hésite à dire si ce sont des revues ou des magazines, publient parfois des articles qui auraient leur place dans des revues scientifiques. Quel est ici le discriminant ? La puissance de l'institution qui publie ? Le caractère officiel de la publication (une administration2, une grande société industrielle3), la force d'organisation professionnelle ou du courant d'idées dont elles sont l'expression, s'opposent à l'aspect individualiste ou associatif, éruptif et nouveau, de la réflexion et des idées que la revue serait susceptible de promouvoir. La revue serait porteuse d'un nouveau message et exprimerait l'émergence d'une réflexion inédite. En ce sens des revues vénérables

comme Etudes (fondée en 1856)4. Esprit (fondé en 1932). Les Temps modernes (fondé en 1945) ou Economie et Humanisme (fondé en 1942) se sont vues au cours du colloque traitées de dinosaures, par certains qui définissaient la revue comme une éphémère. Celle-ci lancerait son message en un, deux ou dix numéros, puis disparaîtrait. Celles qui durent, et tel est le cas de la revue que nous célébrons ici, succomberaient à la tentation de l'institutionnalisation et échapperaient à l'essence de la revue pour se rapprocher du livre. Ce phénomène n'est-il pas illustré par la tendance à multiplier les numéros spéciaux et *Lumière* et Vie n'est-elle pas faite uniquement de numéros spéciaux ? Entre le livre collectif sur une question de l'actualité intellectuelle et le numéro de revue, quelle différence ? Et les compte-rendus de colloques n'empruntent-ils pas à l'une et l'autre forme? Certaines revues comme La revue d'éthique et de théologie morale. Le Supplément (RETM) ne s'est-elle pas fait des compte-rendus de colloques une spécialité ?

Entre le magazine et le livre, la revue a donc une identité flottante. De fait, les directeurs de revues qui ont été invités et qui sont venue à la « Revue des revues »<sup>5</sup> avaient envie de voir reconnaître la spécificité de ce médium, lieu de leurs investissements en énergie et en affectivité, et d'en parler, qu'ils publiassent sur des questions culturelles, sociales ou économiques ou sur des formes d'expression littéraires, artistiques ou poétiques. Les critères de sélection qui ont donc principalement joué dans cette rencontre

L

Travail et Emploi est publié par le Ministère de l'Emploi et de la Solidarité, mais a un Comité de rédaction mixte composé de fonctionnaires et de chercheurs appartenant à différents organismes.

<sup>3.</sup> BIC est publié conjointement par EDF et Gaz de France.

<sup>4.</sup> Voir Henri Tincq « l'histoire chahutée de la revue des jésuites français », Le Monde, 6 mai 2000

<sup>5.</sup> Le directeur de *Lumière et Vie* de l'époque, Michel Demaison, y était.

furent ceux de l'appartenance à des courants d'idées se considérant comme minoritaires et celui de l'expression esthétique cherchant à sortir de la confidentialité. Quant au lien avec les grandes institutions il allait de l'appartenance à l'Administration (les Cahiers Français), à un Ordre religieux comme les Etudes des Jésuites ou Lumière et Vie des Dominicains à l'initiative la plus individualiste de telle revue littéraire (L'Ivraie).

#### 11

#### Regard historique

L'histoire des revues est encore à écrire. Cet article rappellera seulement quelques faits historiques à partir de l'exposé de Gérard Herzaft au colloque mentionné et à une étude plus récente d'Olivier Corpet parue dans l'Encyclopedia Universalis sur les revues d'idées.

#### Les origines

Si on en reste à la définition assez floue de la revue telle que je l'ai esquissée, on peut découvrir la première publication de cette nature au XVIIº siècle, lorsqu'un parlementaire janséniste, Denis Salo, créa le Journal des savants en 1665. Il se proposait de « faire savoir ce qui se passe de nouveau dans la République des Lettres ». Le Journal faisait l'analyse critique des ouvrages parus, l'éloge funèbre et l'état des travaux de tout savant décédé et divulguait les expériences nouvelles de physique et de chimie et de découvertes dans les arts et les sciences. Autre création, le célèbre Journal de Trévoux, journal jésuite anti-janséniste. donc dirigé contre le Journal des savants : c'était donc aussi un journal scientifique et littéraire avec un objectif d'apologétique

de la foi catholique. La fin du XVII<sup>o</sup> siècle voit aussi la naissance d'un troisième titre, le *Mercure galant*, de Daneau de Vizé, un auteur de comédies à succès. C'est en fait la première revue littéraire avec des textes et des poésies.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les revues se spécialisent et sont créées, par exemple dans le domaine économique, le Journal du Commerce en 1765, le Journal de l'agriculture en 1775. Le journal de Trévoux continue sa carrière sous le titre Mémoires de Trévoux et durera jusqu'en 1775. De 1704 à 1794 paraîtra Le Journal de Verdun, qui se définit comme un journal historique sur les matières du temps, contenant aussi quelques nouvelles de littérature et autres remarques curieuses. Marivaux lui-même lancera une revue, Le Spectateur, éphémère à cause de la paresse de son fondateur, mais sera prolongé dans la même veine par Le spectateur inconnu, Le Spectateur français, Le babillard et Le calypso. On y trouve des récits qui se suivent d'un numéro à l'autre, les potins du monde des lettres et des arts ainsi que des considérations morales. La critique littéraire démarre avec le Pour et le contre de l'abbé Prévost en 1733 et l'année littéraire de Fréron en 1754. Puis des revues se spécialisent dans les arts et dans les spectacles dans le dernier tiers du siècle. Ainsi L'observateur des spectacles, Le iournal des théâtres. Le journal de musique. Enfin, nous avons des revues pour publics spécifiques, ainsi pour les femmes : La spectatrice, Le magasin français, Le journal des dames. Ce dernier durera de 1759 à 1778 et s'occupera non seulement de littérature, mais aussi de conseils d'hygiène, d'éducation et de philosophie. En 1786, apparaîtra le premier périodique de mode, Le cabinet des modes, qui sera très cher à cause de ses illustrations, sur



la mode vestimentaire, le mobilier et la décoration.

#### Un creuset culturel

Le XIX<sup>e</sup> siècle est important pour les revues qui deviennent le creuset de la réflexion intellectuelle, politique, économique, Peutêtre, certains directeurs de revue ont-ils encore la nostalgie de cette époque! Citons quelques exemples représentatifs : la célèbre Revue des deux mondes, créée en 1829, marquera toute l'histoire des idées au XIX° siècle et se survit toujours. La revue de Paris, fondée la même année, entre directement en concurrence avec la Revue des deux mondes : revue littéraire. elle ouvre le public cultivé aux littérature étrangères. Son orientation est conservatrice et catholique, alors que la Revue des deux mondes est anti-catholique. Une floraison de revues naissent sous le Second Empire: Le correspondant, d'obédience catholique, La contemporaine et La revue européenne, pro-impériales. La revue française, tournée vers les jeunes auteurs et les jeunes philosophes, La revue moderne, qui est fouriériste, La revue nationale, qui est libérale et nationaliste. Cela traduit une grande vitalité intellectuelle, mais les tirages demeurent très modestes, entre quelques centaines à 165 000 pour la Revue des deux mondes à son sommet en 1866.

Le XX° siècle voit le déclin des vieilles revues, mais de nouveaux titres sont lancés: ainsi Europe en 1923 par Romain Rolland, Guéhenno, Berl, Aragon, revue qui se situe nettement à gauche, Les nouvelles littéraires, créées en 1922 par la librairie Larousse, La nouvelle revue française de Gallimard avec les signatures de Gide, Valéry, Claudel, Alain, Malraux, Paulhan,

Sartre. De son côté, *La revue universelle* prend nettement position pour l'Action française. On constate la très forte politisation des revues. Face à la crise des années trente, Emmanuel Mounier lance *Esprite* et les Dominicains des Editions du Cerf *Sept*<sup>7</sup>. À partir de 1946, les *Temps modernes* rassemblent autour de Sartre l'intelligentsia parisienne la plus en vue.

#### Actualité du médium revue

Dans une synthèse sur les revues d'idées<sup>8</sup>, Olivier Corpet fait un certain nombre de remarques sur l'évolution plus récente de ce médium qu'est la revue en contestant le point de vue exposé par Régis Debray dans son ouvrage sur le pouvoir intellectuel en France<sup>a</sup>. Ce dernier annoncait l'effacement des revues dans le nouveau contexte médiatique, marqué par le pouvoir de l'image et donc plus favorables aux magazines illustrés et surtout à la télévision. Parmi toutes les revues d'idées qui ont survécu ou qui ont été créées pendant les années quatre vingt et quatre vingt dix, il est vrai que pas une revue n'a imposé sa marque comme en leur temps La revue blanche ou Les cahiers de la quinzaine. Il n'y a plus aujourd'hui de directeurs de revue charismatiques de la taille de Péguy, Mounier ou Sartre. Il n'y a pas non plus de revues aussi décapantes ou anticipatrices que les revues

<sup>9.</sup> Régis Debray, Le pouvoir intellectuel en France, Paris, Ramsay, 1979.



<sup>6.</sup> Voir Michel Winock, Histoire politique de la revue Esprit, 1930-1950, Paris, Le Seuil 1975

<sup>7.</sup> La revue a disparu sous la pression du Maître général des Dominicains le Père Gillet, à cause de ses prise de position contre le général Franco pendant la guerre d'Espagne. Voir Aline COUTROT, Un courant de la pensée catholique, l'hebdomadaire Sept, 1934-1937 Paris, Editions du Cerf, 1961.

<sup>8.</sup> Voir l'Encyclopédia Universalis article « Revues d'idées ».

surréalistes avant la deuxième guerre ou l'Internationale situationniste des années soixante. On ne voit rien de tel que Socialisme ou barbarie (Claude Lefort) ou Arguments (Edgar Morin) qui ont exercé une influence discrète et profonde pendant cette même décennie.

À vrai dire le recul historique manque pour en juger, mais le paysage actuel paraît marqué par trois traits : la décomposition des idéologies, la disparition des grandes figures intellectuelles et la désagrégation des mouvements de pensée. Signalons cependant au début des années quatrevingt le lancement de la revue Le débat par Pierre Nora, quelques semaines après la mort de Sartre et chez Gallimard. le même éditeur que celui des Temps modernes, sous le signe de la démocratie intellectuelle et le leitmotiv « Et si revenait le temps des revues ? ». Les revues sont moins idéologiques et plus savantes : ainsi les Actes de la recherche en sciences sociales de Pierre Bourdieu ou la Revue du MAUSS (mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales) ou le Genre humain (antiraciste). Les questions politiques sont traitées plutôt à travers la réflexion que comme expression d'un courant militant. Mais la période récente est aussi caractérisée par le maintien et parfois le

renouvellement de revues anciennes, ainsi les Temps modernes avec Claude Lanzmann, Esprit avec Olivier Mongin. Critique créée par Georges Bataille en 1948 poursuit son travail d'analyse d'ouvrages. Etudes a connu de beaux succès allant jusqu'à 16 000 abonnés en incarnant un catholicisme cultivé et ouvert. La Revue des deux mondes elle-même a changé de directeur en 1989 et tente de se renouveler. Lumière et Vie a un taux remarquablement élevé de renouvellement de ses abonnements témojonant de l'extraordinaire fidélité de son public. On ne peut que lui souhaiter bonne chance au moment où elle fête ses cinquante ans et change de directeur.

Le medium « revue » faisait l'objet d'un pronostic pessimiste au début des années quatre-vingt. Les deux dernières décennies n'ont pas confirmé ce pessimisme. Ce medium demeure nécessaire et bien vivant car les milieux producteurs, qui le soutiennent, existent bel et bien. Et à sa façon, Lumière et Vie en apporte le témoignage.

Hugues Puel, op

LX

## La non-dualité : bouddhisme et christianisme

#### Nouveaux regards sur Jésus

Jésus, le juif Charles Perrot

Comment les Hindous considèrent-ils Jésus-Christ?
Michaël Amaladoss

Éléments d'une christologie coranique Abd-al-Haqq Guiderdoni

#### La non-dualité

La non-dualité, qu'est-ce à dire dans le christianisme ? Henri Bourgeois

Non-dualité dans le bouddhisme - Ressources et résistances Jean-Pierre Schnetzler

Le christianisme face au thème bouddhique de la non-dualité Michel Fédou

L'expérience corporelle de la non-dualité chez Maître Dogen Éric Rommeluère

L'expérience spirituelle de la non-dualité chez Eckhart Marie-Anne Vannier

> La non-dualité vécue aujourd'hui à travers l'expérience monastique Bernard de Give

Hegel et le traitement de la dualité Pierre-Jean Labarrière

#### Études et expériences

L'Église d'Algérie Henri Sanson

Chemins de Dialogue

Le Mistral

11, Impasse Flammarion - 13001 MARSEILLE Tél. 04 91 50 35 43 - Fax : 04 91 50 35 55

cheminsdedialogue@wanadoo.fr

80 FF (port compris)

## Chronique 1

#### LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN

"La vie et rien d'autre"..... ce titre - d'un film de Bertrand Tavernier correspond à la thématique que J.-P. Jeunet orchestre tout au long du Fabuleux destin. Car il s'agit bien d'un hymne à la vie brillamment déployé par une intrigue bondissante, des couleurs vives ; une musique entraînante, des prises de vue suggestives, des personnages qui crèvent l'écran. Et, au contraire du film de B. Tavernier qui en appelait à la vie pour échapper à l'ambiance mortifère d'une période d'après-guerre qui n'en finissait pas de faire son deuil, celui de J.-P. Jeunet nous donne à voir la condition humaine dans sa dynamique pétillante (comme les d'Amélie) sans en masquer cependant les réalités négatives : la solitude d'Amélie, la mort de Madame Poulain, la maladie de "l'homme de verre". le handicap de Lucien (Djamel Debbouze). À noter que ces touches tristes sont toujours traitées avec un parti-pris humoristique : à la différence du ricanement ironique de Delicatessen. Le fabuleux destin est éclairé d'un sourire malicieux. Le titre lui-même est à entendre au second degré. Car la destinée de la jeune Amélie n'a rien de mirifique : c'est l'histoire d'une petite fille solitaire qui devient une jeune fille sans histoires jusqu'au jour où, décidant de se mêler de la vie des autres, elle est entraînée dans des aventures qui n'excèdent pas l'envergure d'un jeu scout !!

Et si l'enjeu de ce scénario était justement de révéler l'extra-ordinaire d'une vie ordinaire ? L'humour ne se plaît pas aux envolées épiques ou lyriques, non l'humour s'en tient modestement aux petits bonheurs, aux petits travers de la vie quotidienne. Comme l'humilité, il est terre à terre et rien de ce qui fait la vie n'est laissé de côté par le regard complice de J.-P. Jeunet : ni la poésie des mots d'enfants ni les petits plaisirs ludiques des grands enfants que sont les adultes comme de passer ses mains dans les lentilles ! Et ce qui nous touche au cœur et fait de ce film un grand succès populaire, c'est le miroir qu'il nous présente d'un versant modeste de nos vies, trop modeste pour entrer dans l'Histoire ou pour inspirer les fictions grandioses. On pense au mot (recueilli dans les Antimémoires) d'un ami prêtre confiant à Malraux: "il n'y a pas de grandes personnes".

Un sommet d'humour est sans doute atteint dans la scène où Amélie, ayant décidé de s'occuper des autres, se projette en imagination au jour glorieux (et, partant, retransmis par la télévision) de ses funérailles : elle pleure d'attendrissement sur elle-même tant cette vision utopique l'enchante. Tout est dit là – et avec quelle virtuosité (on pense à certaines scènes de Woody Allen) – des aspirations les plus hautes qui nous soulèvent parfois et de l'amour-propre qui nous habite toujours. Les auteurs comiques, qu'ils manient la

L√√

plume ou la caméra, sont en même temps des **moralistes**; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on châtie les mœurs en riant...

Les événements qui surviennent sont soigneusement situés et datés par un commentaire en voix off (confié à André Dussolier). Le cadre de la vie est ainsi posé, prêt à accueillir une histoire qui relève d'un réalisme poétique à la manière des années 2000. Le style publicitaire avec ses couleurs violentes, son rythme accéléré, ses regards à la caméra (i.e. au spectateur) marque la technique de ce film et le date. Pourtant, mutatis mutandis, il est de la même veine que certains chefs d'œuvre qui ont rendu justement célèbres le tandem Carné-Prévert, Je pense, en particulier, à Drôle de drame. Les portraits gentiment caricaturaux de l'épicier, de la concierge, de l'écrivain raté, de la buraliste dépressive n'ont-ils pas le même goût d'humanité que ceux de Félix Chapel partagé entre ses histoires horribles et ses mimosas. le tueur de bouchers au cœur tendre, la cuisinière et son canard à l'orange? La vieille dame qui cherche toujours sa petite chienne Canada, morte depuis longtemps, n'est-elle pas aussi tendrement ridicule que M. Poulain et son nain de jardin? Le peep-show où travaille Nino Quincampois n'est-il pas la transposition de l'hôtel borgne où William Cramps (le tueur de bouchers) entraîne la digne Margaret Molineux? Dans les deux cas, même scénario ingénieusement compliqué qui a des allures de polar et... tout est bien qui finit bien: Amélie va épouser Nino comme Eva a retrouvé son laitier.

Au terme de ce dénouement, c'est l'ennui qui a été tenu à l'écart pendant deux heures de cinéma. La vie a triomphé dans sa saveur cachée et nos contemporains ne s'y trompent pas qui vont parfois jusqu'à se lever pour applaudir à la fin du spectacle. En 2001, comme (et peut-être même plus) qu'en 1940 nous avons besoin de poètes et J.-P. Jeunet en est un.

Michèle DEBIDOUR



## Chronique 2

#### QUELQUES LIVRES SUR MARIE

S. Barnay, Marie, Femme au visage divin. Gallimard (Découvertes/Religions), Paris, 2000.

Dans une collection destinée à un large public, Sylvie Barnay offre une initiation bien documentée à l'univers de la piété mariale. Cette initiation suit un parcours historique, puisqu'elle part des textes bibliques (et apocryphes) concernant Marie pour s'achever au Concile Vatican II... et à ce qui s'ébauche depuis lors. Non seulement la figure de Marie a suscité au cours des siècles d'innombrables formes de dévotion, mais elle a en outre fait l'obiet d'un développement dogmatique considérable - au moins dans la tradition catholique romaine. C'est cet entrelacs très particulier que l'auteur s'attache à restituer. avec précision et honnêteté. L'ouvrage, abondamment et agréablement illustré comme c'est de règle dans cette collection (on pourra regretter cependant la rareté des images issues des traditions chrétiennes orientales), se clôt par un florilège de textes judicieusement choisis, visant à étoffer certains des thèmes abordés. Une bibliographie succincte permettra au lecteur intéressé d'approfondir tel ou tel point.

J.-C. LIBOUREL, Quand Marie s'appelait Myriam, Albin Michel, Paris, 2001.

Comme pour illustrer la prolifération d'images signalée par Sylvie Barnay, voici qu'un romancier nous propose aujourd'hui la sienne! Mais s'il existe un bon nombre de romans sur Jésus, sa mère n'a pas suscité jusqu'à présent, à ma connaissance, le même engouement.

Un lecteur un peu averti des questions d'exégèse et de théologie s'intéressera à la façon dont l'auteur harmonise les données divergentes des textes néotestamentaires, en particulier dans les « évangiles de l'enfance » - un problème récurrent dans ce genre de relectures. Le récit s'efforce ici de combiner au mieux les textes matthéen et lucanien, en donnant tout de même la préférence à ce dernier. C'est ainsi que Marie (« Myriam ») apparaît très proche de sa cousine Élisabeth (Elisheba), à laquelle d'ailleurs elle s'adresse en mode épistolaire. En ce qui concerne la vie publique de Jésus, le roman suit le déroulement synoptique. Pour le reste, l'auteur use d'une certaine liberté. C'est ainsi qu'après avoir donné naissance à Jésus, Joseph et Marie enfantent encore quatre garçons et deux filles. Curieusement, Marie avait d'abord conçu le projet de consacrer à Dieu sa virginité (p.16-17, 21...) - ce qu'aucun théologien n'oserait plus, aujourd'hui, affirmer! Autres imprécisions : la fête des Tentes reçoit le nom bizarre de « Soukko » (p. 58, 249, 272, 314) et Jésus entre à Jérusalem sur un âne « ainsi que l'a annoncé Isaïe » (p. 278). Plus gênant : non content d'attribuer à Joseph, puis à



Jésus, une vigoureuse agressivité contre le Temple et les sacrifices qui s'y déroulent (p. 93, 228-229, 265, 282-283), l'auteur, lisant « au premier degré » certains versets, retombe souvent dans les poncifs classiques de l'antijudaïsme chrétien...

Au plan littéraire, l'ouvrage se lit agréablement, pour peu que l'on accepte la fiction des lettres adressées par Marie à Élisabeth et à Joseph, notamment après la mort des deux intéressés! Et pour peu que l'on consente à imaginer Marie comme mère de famille nombreuse, le portrait qui en est ici dessiné pourra paraître crédible, et même assez attachant.

J.M. GARRIGUES, L'épouse du Dieu vivant - Marie plénitude trinitaire de l'Église, Parole et Silence, Paris, 2000.

Les éditions « Parole et silence » publient un essai du théologien Jean-Miguel Garrigues sur l'importance et signification de la figure de Marie dans le dogme catholique. Commandé par la perspective trinitaire, l'ouvrage évoque dans une première partie l'intimité de Marie avec le Fils, l'Esprit et le Père. La seconde montre comment ces trois dimensions se manifestent dans la vie de l'Église : dans son « offrande sacerdotale » (liée au Christ), dans sa sainteté et sa prière (référées à l'Esprit), enfin dans son « ultime Pâque » (passage eschatologique vers le Père).

D'un bout à l'autre, le point de vue adopté par l'auteur se rattache à ce que l'on pourrait appeler le « maximalisme marial » de la tradition catholique. Ainsi, s'agissant de la coopération entre Marie et son fils, il n'hésite pas à présenter comme imminente la promulgation du « nouveau dogme » (Marie corédemptrice, avocate, et médiatrice de toutes grâces) – dont on connaît pourtant les difficultés. Pour dire le lien entre Marie et l'Esprit, il fait appel

aux intuitions du père Kolbe (p. 62). Enfin, il montre comment la figure mariale décline au féminin les attributs bibliques du Père.

De façon plus classique, la seconde partie présente Marie comme accomplissant, en les iconisant, les divers aspects de l'existence de l'Église, son Assomption étant comprise en quelque sorte comme une « eschatologie réalisée ».

Les développements font largement appel aux auteurs de la tradition catholique, et tout spécialement à Thomas d'Aguin, La perspective œcuménique se limite à une longue citation de Vladimir Lossky (p. 32-36) et à une autre de Pierre-Yves Émery (p. 92; cf. aussi p. 95) - moins probante à vrai dire puisqu'il y est question de l'Église et non de la Vierge Marie. Quant au souci interreligieux, il se manifeste uniquement sous la forme d'une mention d'Israël, dont l'auteur espère la conversion eschatologique, sur la base de Rm 9-11 (cf. notamment p. 103-105). C'est que Jean-Miguel Garrigues entend défendre et illustrer un point de vue que l'on pourrait qualifier de « romain », accréditant l'idée que la tâche essentielle du théologien consiste à commenter respectueusement les textes du Magistère - pratiquement identifié ici avec l'enseignement de Jean-Paul II. Autant de convictions qui risquent de susciter, dans les milieux théologiques, des réactions plutôt mitigées...

Schalom Ben-Chorin, Marie – Un regard juif sur la mère de Jésus (traduit de l'allemand par Paul KESSLER, préface de Michel LEPLAY), Desclée de Brouwer, Paris. 2001.

On attendait avec impatience cette traduction française de Mutter Myriam, troisième volet de la trilogie de Schalom Ben-Chorin, dont nous avions déjà les deux premiers (Mon frère Jésus –

LXV

Perspectives juives sur le Nazaréen, Paris, Seuil, 1983; Paul – Un regard juif sur l'apôtre des Gentils, Paris, DDB, 1999). C'est que, si les ouvrages juifs abondent sur Jésus et commencent à se multiplier sur Paul (notamment dans le domaine anglo-saxon), ce livre sur Marie apparaît comme tout à fait unique en son genre: tout au plus peut-on signaler un roman juif sur la mère de Jésus, celui de Schalom Asch – d'ailleurs passé largement inaperçu.

Dans la partie centrale de son étude (chapitres 2 à 5), l'auteur survole le dossier néotestamentaire, des récits des « Évangiles de l'enfance » à la mention de la présence de Marie en Ac 1,14. Parcours chronologique donc, mais qui enrichit le texte en le situant sur l'arrière-fond des pratiques et des traditions juives : l'appel à divers midrashim s'avère notamment très éclairant. Avec délicatesse, Ben-Chorin s'interdit de dissiper l'énigme de la conception de Jésus. À ses yeux, les récits sont rapidement venus recouvrir l'événement, soit dans un sens « surnaturaliste » (évangile de Luc, protévangile de Jacques) soit dans un sens « naturaliste » (Tôledôt Yéshu). Comme dans ses autres ouvrages. il arrive à l'auteur d'émettre des hypothèses discutables : quand il fait du vieillard Syméon un gumranien (p. 108), ou qu'il réitère son idée d'un Jésus marié (p. 229-230, et passim). À l'instar de divers auteurs, y compris catholiques, il n'hésite pas à entendre au sens « obvie » la mention des frères et sœurs de Jésus. Mais son propos garde de part en part un ton irénique, ou pour mieux dire bienveillant. On peut d'ailleurs noter qu'il s'appuie sur une connaissance suffisante de l'exégèse chrétienne.

Précédant tout cet ensemble, le chapitre 1 (« Je te vois sur mille images ») avait évoqué le décalage entre la sobriété des indications néotestamentaires sur Marie

251

et la richesse de l'imaginaire élaboré à son endroit par la tradition. Cela nous vaut quelques fines remarques sur le rapport du dogme à l'Écriture (p. 23-25), ainsi que sur la relation entre culte d'Artémis et culte de Marie à Éphèse (p. 30-41). L'auteur n'ignore pas que les traditions mariales « éphésiennes » remontent au XVII° siècle, ce qui réduit singulièrement leur autorité. Il y revient d'ailleurs, plus précisément, dans le chapitre 6, intitulé « Jérusalem ou Éphèse ? Deux témoignages contradictoires », où il donne la parole à deux extatiques célèbres, Anne-Catherine Emmerich et Thérèse Neumann... dont malheureusement les « révélations » ne concordent pas!

Le chapitre 7 se consacre pour sa part... au dogme de l'Assomption, approché lui aussi avec une intelligence bienveillante : après tout, son absence de fondement scripturaire – on ne saurait en effet l'appuyer sur le chapitre 12 de l'Apocalypse de Jean – ne renvoie-t-il pas le lecteur juif au problème du rapport entre Tôrah écrite et Tôrah orale (p. 204-207) ? Un dernier chapitre (« Elle est de retour sur la terre ») revient pour sa part sur la discrétion que les textes fondateurs du christianisme observent, à propos de cette « mère juive ».

Cela incite l'auteur, dans une « Postface », à dire un mot de sa méthode, où il reconnaît qu'il entre une part d'intuition. Citons-le : « Sans une certaine dose d'intuition, les livres de cette nature ne sont guère concevables. Si nous devions nous borner à répéter textuellement ce qui se trouve déjà écrit dans le Nouveau Testament, notre entreprise serait sans intérêt. D'un autre côté, je considère que nous n'avons pas le droit d'inventer librement des événements et des situations qui n'ont aucun ancrage dans les écrits

 $\sqrt{V}$ 

#### Dominique CERBELAUD

néotestamentaires » (p. 223). Pour le dire autrement : c'est en tant que juif du XX° siècle que notre auteur a voulu approcher la figure de cette jeune femme juive du début de notre ère. Explicitement, il situe d'ailleurs son entreprise dans le contexte du dialogue judéo-chrétien (p. 235-236).

S'il convient de saluer le travail du traducteur (qui avait déjà donné la version française du livre sur Paul), on pourra regretter que l'expression « Mère Myriam », qui a heureusement disparu du titre français, se soit maintenue dans le texte, notamment au chapitre 8. Pour un lecteur de notre langue, cette désignation évoque

invinciblement quelque moniale orientale... Dans le même ordre d'idées, il aurait fallu apporter plus de soin aux notes bibliographiques : elles renvoient presque toujours à des titres allemands, même pour des ouvrages qui ont fait l'objet d'une traduction française (cf. n. 2, p. 19 etc.) ; bien plus : on mentionne l'édition allemande d'un livre écrit par un auteur français (p. 185, n. 6) ! C'est le lieu de signaler que Schalom Ben-Chorin a lui-même donné, à la fin de son ouvrage, une bibliographie sélective et critique – un effort suffisamment rare pour qu'on en fasse une élogieuse mention !

Dominique CERBELAUD

## Comptes rendus

Jean-Pierre Jossua, La chèvre du Ventoux, Journal pour chercher la sagesse, Paris, Cerf, 2001.

J.-P. Jossua, dans cet ouvrage, reprend un genre littéraire qu'il avait naquère exploité : il le remanie en un sens intimiste. Ses journaux théologiques représentaient davantage la mise par écrit de réactions intellectuelles à l'égard de lectures que la confidence d'une expérience spirituelle. La chèvre du Ventoux est le récit pudique d'une recherche de Dieu qui, au moins dans l'écriture, ne sacrifie pas aux métaphores coutumières de la littérature mystique. Le livre est simple, d'une profondeur voilée. Au gré d'incidents domestiques, de promenades dans la campagne provençale, de lectures, de quelques événements religieux, l'auteur nous assure de sa confiance radicale en Dieu, tout en manifestant une indépendance d'esprit sans aigreur aucune à l'égard des institutions qui disent témoigner, malgré leurs insuffisances et leurs erreurs historiques, communautairement, raisonnablement et objectivement de sa présence. Cette distance n'est pas le moindre enseignement de ce journal elle invite à la sérénité et à la sagesse qui, dans ce monde tragique, sont peut-être les meilleurs indices que Dieu ne cesse de s'approcher dans l'Écriture et dans la beauté toujours donnée de la nature. La discrétion de ce journal correspond à la citation de R. M. Rilke qui le conclut : "L'éloge seul offre un espace où puisse entrer la plainte".

Christian DUQUOC

Pierre Gibert, II ne se passe rien en Algérie, février 1958 - avril 1959, Paris, Bayard, 2001.

J'ai lu avec beaucoup d'émotion le récit de Pierre Gibert. Dans un style léger, souvent cru, parfois oral, pleinement adapté à l'étrange situation d'un appelé infirmier qui subit toutes les angoisses et les peurs de la guerre, l'auteur scelle une accusation terrible contre cette entreprise dite "de pacification" qui, au milieu d'une effroyable misère du peuple, se nourrit de crimes odieux. À Paris, les politiques disent qu'il ne se passe rien ou que nous en sommes au dernier quart d'heure. Les soldats se battent, se font tuer sans raison, sans savoir le pourquoi de cette guerre, dans le silence. Ils éprouvent dans leur chair "le trauma en dépendance de la parole ou plutôt de la parole absente, de la parole retenue, de la parole inutile, parce que personne n'en veut, parce que tout le monde s'en fout et ne veut surtout pas entendre parler de cela, entendre dire quoi que soit de cela, de la parole interdite qu'une autre parole officielle a remplacée avant même qu'on puisse la proférer ou même penser à la dire" (p. 88). Cette parole est exprimée par P. Gibert en une phrase : "Nous savons la justice de leur combat"

L/V

251

(p. 128). Elle était alors jugée sacrilège, elle était l'expression de la trahison. Elle est aujourd'hui celle de la vérité.

Christian DUQUOC

Bernard MEUNIER, La naissance des dogmes chrétiens... tout simplement, Paris, L'Atelier, 2000.

Bernard Meunier parcourt avec compétence et bonheur les premiers siècles du christianisme. Sous la pression de l'Écriture et de la culture antique, l'Église, dans un contexte de débats, s'efforça de fixer les critères permettant de ne pas s'égarer dans les interprétations fallacieuses de sa foi au Christ. Les débats autour de Jésus dès le II<sup>e</sup> siècle, les guerelles sur l'identité de Dieu dans le cadre de la médiation filiale du Christ, les hésitations autour du statut de l'Église et de la sacramentalité, les difficiles élaborations d'un équilibre entre la grâce et le libre arbitre sont exposés avec beaucoup de pédagogie. La conclusion consacrée à l'ambiguïté potentielle des dogmes me paraît juste. Il eût cependant été d'un grand intérêt de développer les caractères peu connus et pourtant essentiels, ici légèrement suggérés, du dogme chrétien : favoriser une lecture ouverte de la pluralité biblique, laisser l'Écriture à son chemin de transcendance en récusant de la soumettre à une rationalité toujours contextuelle.

Christian DUQUOC

Bernard Sesboüé, **Le Magistère à l'épreuve,** Desclée de Brouwer, 2001, 320 p.

Le magistère à l'épreuve, ce pourrait être le magistère à toute épreuve, entendu au sens d'un magistère qui continue imperturbablement sur la lancée centralisatrice et autoritaire de Vatican I : l'auteur indique à plusieurs reprises les manifestations récentes de ce courant, mais il ne s'agit pas pour lui de polémiquer.

Il s'agit de constater que le magistère est mis en difficulté par la modernité : avec la modernité, c'est l'histoire qui envisage de manière critique le dogme et qui tend à le relativiser ; c'est aussi le peuple chrétien qui est gagné par les exigences de la démocratie, et qui ne se laisse plus enseigner comme un enfant : il souhaite davantage de dialogue et de concertation pour dire la foi et les mœurs ; c'est encore la communication instantanée et directe par les médias, qui contourne les médiations ecclésiales et ne peut pas vraiment restituer ni la lettre ni l'esprit du magistère.

Face à ces questions, l'auteur propose plutôt une réflexion de fond sur la nature et l'histoire du magistère, en nous faisant parcourir une série d'articles parus dans diverses revues entre 1987 et 2000. Comme recueil d'articles, l'ouvrage n'a pas la progression d'une étude suivie, et les chapitres n'ont ni la même ampleur, ni le même niveau d'érudition ou de précision théologique. On peut de ce fait y voyager à sa guise, en s'appuyant sur les renvois proposés par les notes.

Avant toute proposition, l'auteur présente un dossier éclairant sur l'histoire de la notion de magistère : si l'acception actuelle du mot se répand au XIX<sup>e</sup> siècle, la réalité d'une fonction d'enseignement dans l'Église est discernable dès le Nouveau Testament, et on en peut suivre l'évolution chez les Pères, au Moyen Age et dans les Temps modernes.

Une annexe analyse le succès et l'ambiguïté du recueil de documents du magistère conçu en 1854 par Denzinger

et qui en est aujourd'hui à sa 37° édition'. Tous ces documents n'ont pas la même autorité et n'engagent pas de la même manière la foi.

Quelques dossiers permettent alors de voir comment les formulations de la foi par le magistère s'élaborent dans le temps, non sans difficultés.

C'est là qu'il faut intégrer le phénomène de la réception comme réalité indisponible, qui ne se mesure qu'après coup. L'auteur l'étudie ici à partir des premiers conciles œcuméniques. C'est là qu'il faut intégrer aussi le sensus fidelium, et son importance dans les questions morales. C'est l'exemple du prêt à intérêt qui sert de support à cette analyse. C'est là enfin qu'il faut intégrer les possibles évolutions du magistère, en particulier en ce qui concerne le rapport de l'Église avec la société politique : ce que fait le chapitre bien documenté sur la liberté religieuse.

Deux chapitres sont consacrés à une analyse du rapport entre histoire et magistère: plus l'histoire s'est faite critique, plus le magistère s'est prononcé sur sa propre autorité pour la renforcer. L'autorité du magistère romain se renforce après le Concile de Trente, et s'étend en matière de faits (c'est la question des faits dogmatiques: par exemple, dans la crise janséniste, si le magistère condamne certaines propositions de l'Augustinus, ces propositions s'y trouvent nécessairement).

Le dogme n'est plus défini seulement à partir du contenu objectif de la Révélation, mais à partir de l'autorité qui l'a édicté. L'infaillibilité est étendue au-delà de la Révélation à ce qui lui est connexe, c'est-

à-dire à ce qui est jugé nécessaire au maintien de la Révélation. Elle ne renvoie plus seulement à l'indéfectibilité de l'Église, mais à l'irréformabilité de son magistère, qui se veut 'définitif'.

Autant de signes d'une méconnaissance de l'exigence critique de l'histoire, jusqu'au tournant de Vatican II. Plusieurs documents récents soulignent le caractère historique des énoncés doctrinaux, et font droit à la complexité du développement doctrinal, même s'il reste encore des silences ambigus, ou des arrangements un peu rapides avec l'histoire.

Pour autant la conception du magistère reste très centralisée ; l'auteur indique comment le motu proprio Ad tuendam fidem étend l'infaillibilité du magistère ordinaire au magistère authentique du pape dès lors qu'il se déclare définitif, ou encore comment l'autorité des conférences épiscopales est réduite par l'autorité romaine.

L'auteur propose donc des pistes dans le cadre d'une ecclésiologie de communion pour sortir de ce climat de méfiance, et prendre davantage en compte la structure communautaire et fraternelle de l'Église, afin qu'un réel dialogue existe non seulement entre les évêques et Rome, mais entre les chrétiens et la hiérarchie, et entre les théologiens et les évêques.

Si l'Église n'est pas une démocratie, elle n'est pas non plus une monarchie, ni une oligarchie. Pourquoi pas alors, dans la ligne de la tradition et à l'appel de Jean Paul II pour trouver une forme d'exercice de la primauté acceptable par tous les chrétiens, imaginer la création de plusieurs patriarcats en Occident, et dans ce cadre, tenir compte davantage dans l'enseignement de l'éthos de la société moderne en favorisant le dialogue et en respectant

<sup>1.</sup> Pour l'édition française, par Joseph Hoffmann, sous le titre : Symboles et définitions de la foi catholique, Paris Cerf, 1996.



#### **COMPTES RENDUS**

davantage la conscience des chrétiens eux-mêmes ?

Sur cette question du rapport du magistère actuel avec la conscience des chrétiens, ainsi que sur l'adaptation du magistère au phénomène médiatique, on reste sur sa faim : il y a certainement là deux champs urgents de réflexion pour la crédibilité du magistère.

Jean-Etienne LONG

Ghislain LAFONT, Eucharistie. Le repas et la parole, Cerf, 2001, 160 p.

L'auteur propose de renouveler notre regard sur l'eucharistie en prenant pour point de départ une réflexion sur la valeur symbolique de ce qui fait notre vie quotidienne, en particulier la nourriture, le travail, la sexualité et la mort.

S'appuyant sur les analyses anthropologiques célèbres des dernières années, il nous conduit à une relecture du mystère eucharistique, comme ce qui dit et réalise le désir essentiel de l'homme, tel qu'il se conjugue de manière incomplète et diffractée dans les rites quotidiens des repas et de la parole en particulier.

Par la foi nous est donné accès à l'événement de la mort et de la résurrection du Christ comme lieu de la récapitulation de l'origine et de la fin, au cœur de l'histoire.

L'eucharistie est le mémorial de cet événement où le don total de l'amour est reconnu comme plus fort que la mort et à jamais vivant : le Christ est à jamais celui qui se donne tout entier au Père pour nous. En faire le mémorial, c'est pour la communauté être réunie et renouvelée par le Christ, dans un nouveau regard sur le Christ et sur la vie. Proposées dans un style accessible, ces méditations profondes intègrent une réflexion anthropologique et théologique de qualité. En bon scribe du Royaume, Ghislain Lafont sait tirer de son trésor du neuf et de l'ancien : il explique avec bonheur l'intérêt et la vérité des notions de transsignification et de transfinalisation sans rien perdre du sens de la transsubstantiation, qu'il articule avec l'ensemble de sa réflexion.

Jean-Etienne LONG

Jacques Arnould, **Dieu, le singe et le big bang,** Cerf, Paris, 2000, 154 p.

La lecture des premières pages de ce livre, en donnant la teneur de son développement, prévient les impatiences et les déceptions. L'étude s'appuie sur la comparaison entre la théologie chrétienne traditionnelle de la création et les théories de Darwin et l'évolutionisme.

Après avoir analysé la conception d'une immutabilité dans l'ordonnancement du cosmos, conception de tradition chrétienne jusqu'au 18° siècle, l'auteur retrace en quelques pages une "histoire" de notre univers, signalant l'apport de Cuvier, Buffon, Lamark, Darwin à cette connaissance. L'idée d'"histoire" implique celle d'évolution". Or, peut-on dire de cette évolution qu'elle a un sens ?

La réponse arrive, troublante, au dire même de l'auteur, croyant et théologien : "Il me paraît impossible de prétendre discerner, au sein de l'évolution du vivant, telle que les sciences nous permettent aujourd'hui de l'approcher – voire de la comprendre – l'existence d'un déterminisme, d'un sens, d'une finalité. Du moins à une échelle globale et a priori." (p. 38). Ce principe d'objectivité (rejet de tout a priori) est admis par J. Arnould pour sa pertinence

méthodologique, même s'il reconnait le risque de prétention excessive à vouloir tout expliquer par la seule intelligence humaine. Il lui faut entrer dans la pensée de Jacques Monod pour analyser cette évolution, marquée du sceau du hasard. La tradition chrétienne s'exprime aussi par la voix de Jean-Paul II (en 1996) pour nuancer cette opposition absolue à l'idée d'évolution.

L'imaginaire humain joue un rôle essentiel dans la recherche de la réalité, le mythe en est le moteur à la fois efficace et contesté (Icare - Galilée - le spoutnik). Suit une longue étude du mythe, à partir de celui de Frankenstein qui aboutit au constat suivant : la prudence suscite des "comités d'éthique" mais ne peut régler dans le fond, un problème de cette complexité. L'antagonisme demeure entre science d'une part, et philosophie et théologie d'autre part : "La science ne peut offrir qu'une vision partielle de la réalité, non pas une vision intégrale ou une sagesse unifiante".

Au travers des sociétés et des cultures humaines, "Adam" recherche toujours d'où il vient, qui il est, quel sera son avenir prévisible ? Quête difficile et dangereuse au dire de l'auteur qui développe longuement la théorie des "créationnistes". L'histoire des différents courants du fondamentalisme est évoquée à grandes lignes. Ces pages intéresseront les lecteurs curieux de l'évolution des croyances humaines et des rapports entre les textes sacrés et les lentes découvertes scientifiques.

Un paragraphe particulièrement intéressant pour son actualité... permanente, traite du rapport entre le "commencement insaisissable et l'origine contemporaine", l'auteur dénonce le danger des interprétations erronées suscitées pourtant par la foi ou la bonne volonté. D'où sa, formule frappante : "nous sommes contemporains de notre origine".

Le chapitre suivant "Le point oméga" présente ces difficultés à partir de la thèse de Teilhard de Chardin. La sympathie de l'auteur pour le célèbre jésuite est évidente, mais le scientifique ne peut cacher les obstacles que présente cette vision chrétienne, fascinée par le cosmos et le destin humain.

Le rappel des écrits de Paul (Col 1, 15-20) renforce cette vision évolutionniste jusqu'au point oméga : "La foi ne doit pas éviter les déserts de l'absurdité mais les traverser". La question du hasard revient en force : elle n'exclut pas cependant l'existence d'un certain déterminisme.

Le théologien garde "le souci de laisser à Dieu toute puissance et toute liberté et de comprendre la création... comme une relation qui soit l'origine des choses et des êtres" (p. 122). Le livre encourage le chrétien dans cette recherche honnête et le console de ses difficultés, car personne ne possède la maîtrise de la réalité ou le sens de l'histoire, sinon Dieu seul.

Mais le poète lui, a une vision originale et intuitive de ces réalités. Pour Pierre Emmanuel la création est :

"Substance unique et mutuel accolement Hésitant une éternité à se défaire Pourquoi franchir jamais le pur commencement ? L'effort du premier jour passe toute pensée..."

Louise REVELLIN

J.-M. R. TILLARD, **Je crois en dépit de tout**, Entretiens d'hiver avec F. Strazzarile, Paris, Cerf, 2001.

Ce livre est un entretien réalisé quelques mois avant la mort de J.-M. Tillard. Il est

LXV

émouvant à plus d'un titre, ne serait-ce que par la citation d'introduction : "Je crois au Dieu d'Israël, aurait dit Yossel Rakover dans le ghetto de Varsovie, bien qu'il ait tout fait pour briser la foi que j'ai en lui". Ce propos d'un juif destiné au massacre marque les entretiens d'une certaine tristesse. On pressent une expérience spirituelle douloureuse, liée aux décevantes négociations œcuméniques dont il était un des spécialistes les plus écoutés ; il jugeait qu'elles se détournaient souvent de l'essentiel par suite des inerties bureaucratiques et des hésitations romaines. On devine un brin d'amertume : l'auteur va jusqu'à dire que "le patriotisme" inhérent à chaque confession passe avant le désir d'unité. On soupçonne son pessimisme à l'égard des capacités des églises à témoigner du christianisme dans un monde domine l'indifférence. Sur cet arrière-fond inquiétant, J.-M. Tillard évoque son entêtement dans l'espérance, à l'image de la plante de sa terre natale, St Pierre et Miquelon, le polygonium, qui survit malgré les rigueurs de l'hiver et la violence des vents.

Le livre est simple, transparent, il est dans son écriture fort éloigné des ouvrages érudits et considérables que J.-M. Tillard a publiés précédemment. Peut-être est-ce cette simplicité teintée de nostalgie qui rend si bouleversant ces entretiens d'hiver.

Christian DUQUOC

Jean-Marie PLOUX, Lettres à Sébastien. Un jeune peut-il encore croire en Dieu aujourd'hui ?, Paris, L'Atelier, 2000.

Voici des lettres qui peuvent éclairer sur les questions existentielles soulevées par le christianisme non seulement les jeunes mais aussi les adultes. L'auteur, sous la forme de réponses à quelques correspondants, dont un agnostique et un musulman,

aborde les problèmes religieux et moraux qui les tracassent. Ainsi traite-t-il de la croyance en Dieu dans un monde où elle n'est plus de mode, et dans une situation où elle paraît souvent dépourvue d'efficacité (cf. les différentes formes de souffrances), en carence d'informations (cf. l'hégémonie des sciences), ou en inspiratrice de répression (cf. l'autonomie et la liberté). L'auteur sait combien ses correspondants sont marqués par la relativité du christianisme dans le marché des religions et par l'archaïsme de certains de ses dogmes (cf. son pessimisme sur l'homme en raison du péché originel). J.-M. Ploux ne craint pas de débattre des points délicats de la morale privée : cohabitation juvénile, usage du préservatif, culpabilité. Il en parle avec beaucoup de tact et de profondeur. Tout en ne cachant en rien les défaillances de l'Église, il en établit sérieusement la nécessité. Après discussion sur l'Islam et explication de l'identité de Jésus, il parle avec lucidité de la Croix du Christ : "La voie évangélique vers Dieu est celle d'une rupture de toutes les logiques, même religieuses, car elle est fondée sur le rien de la Croix" (p. 97). Je pense que ce travail, fort bien écrit, mérite une grande diffusion en raison du courage et de la liberté d'esprit dont témoigne son auteur. Il est passionné par le christianisme et sait le dire dans la plus grande tolérance.

Christian DUQUOC

Pierre Babin et Angela Ann Zukowski, **Médias, chance pour l'évangile**, Paris, Lethielleux. 2000.

Ce livre représente un plaidoyer argumenté et passionné pour justifier les chances qu'offre à l'évangélisation la nouvelle culture. Celle-ci est marquée par un double phénomène : la fin de l'hégémonie de la parole, de l'enseignement magistral, de

L

l'organisation hiérarchique ; la montée des multimédias faisant de la modulation, de l'interaction et de l'émotionnel les grandes formes de la communication. Pierre Babin cite Madeleine Delbrêl: "Évangéliser n'est pas convertir. Le sommet de l'évangélisation tient en deux mots présence et dialogue". Puis il commente : "Aujourd'hui, je ne vois plus comment on peut encore communiquer la foi à l'heure du village global, sans immédiatement partager à un niveau de village global. Dialogue, Internet, commerce mondial et interreligieux, voilà les nouvelles voies à trouver" (p. 219). Évangéliser, c'est donc se laisser happer, sans cesser d'être vigilant, par ce nouveau style qui conduit, à travers des réseaux d'affinités, à faire corps avec le mouvement du commerce généralisé, défini comme échanges et tractations. Je perçois dans la présentation que Pierre Babin fait du monde d'Internet et de sa potentialité universelle de communication une donnée positive pour la foi chrétienne et pour une tolérance efficace entre les grands axes de conviction. Beaucoup des affirmations de cet ouvrage mériteraient discussions. Je souhaite que les responsables de la communication dans l'Église étudient sérieusement les propositions des auteurs. Paradoxalement, la conclusion est empruntée à un sage chinois, du IVe siècle avant Jésus-Christ et non du VI<sup>e</sup>, Mencius : "L'homme d'une autre race est un aspect oublié de nous-mêmes et par là, il est un miroir caché de Dieu" (p. 231). Le sens de l'universel et du dialogue existait avant Internet.

Christian DUQUOC

Monique Aebischer-Crettol, Vers un œcuménisme religieux, Jalons pour une théologie chrétienne du pluralisme religieux, Paris, Cerf, 2001.

Madame Aebischer n'a pas craint sa peine : elle nous fournit une somme érudite sur les essais théologiques visant à résoudre une question complexe, celle de la relation entre les christianismes et les religions. Elle rappelle les premières tentatives de ce genre, celles de E. Troeltsch, de P. Tillich et de W. Cantsmith. Elle essaie ensuite de présenter différents modèles actuels en les classifiant dans des catégories qu'elle juge éclairantes: inclusiviste constitutive, inclusiviste normative, pluraliste unitive, pluraliste conséquente. Elle les regroupe ainsi par familles. Cette présentation met de l'ordre dans le foisonnement contemporain des tentatives qui veulent maintenir ensemble ce qui paraît bien être la quadrature du cercle pour la foi chrétienne : affirmer sa singularité universelle sans mépriser ou abolir les autres voies religieuses. La conclusion de l'auteur est modeste et interrogative. Son travail offre une base sérieuse d'investigation à tous ceux qui veulent se lancer dans l'aventure de découvrir un dessein commun, il est vrai non encore conceptualisable, aux religions si diverses de notre monde.

Christian DUQUOC

François Chirpaz, **Pascal, la condition** de l'homme, Paris, Michalon, 2000.

L'ouvrage de Fr. Chirpaz se lit facilement : il est d'une écriture fluide et sobre. Fr. Chirpaz privilégie dans son interprétation de Pascal la perception aiguë de la contradiction immanente à l'être humain. Aussi le propos tourne-t-il autour du thème récurrent de la misère et de la grandeur de l'homme. Le constat n'est pas pessi-

L

miste, mais réaliste. Il ouvre, par la médiation d'une théologie négative, au pressentiment que la parole d'un Autre peut être entendue. En elle s'évoque ce que le désir n'ose croire : que Dieu se donne en une figure sans pouvoir, Jésus. L'auteur achève son livre par l'analyse du christocentrisme de Pascal. Peut-être ce terme mériterait-il d'être nuancé puisque Jésus se rapporte constamment à celui qu'il nomme son Père. Bref, un ouvrage lucide qui favorisera une lecture vraie de l'œuvre de Pascal.

Christian DUQUOC

J.-M. VERLINDE, **Un amour trois fois saint.** Versailles, Saint-Paul, 2000, 208 p.

Nourries de l'Écriture, les méditations du Père Joseph-Marie Verlinde sur la Trinité ont pour axe central la relation du Fils au Père par la louange et l'obéissance. L'évocation soutenue du mystère de l'amour trinitaire marque bien la dimension de la pauvreté et de l'effacement de chaque Personne devant l'autre. On pourra retenir plus particulièrement les commentaires très originaux des trois premiers chapitres de la Genèse. L'ensemble est profond et accessible. La trame de fond est l'analyse de l'expérience de l'amour.

J.-CI. SAGNE

J. GALOT, **Dieu en trois Personnes. Paris**; Parole et Silence, 2000, 245 p.

Un ouvrage technique de théologie trinitaire, reprenant les textes de l'Écriture et faisant le point après la critique de la notion de personne divine chez Karl Barth ou Rahner. Fallait-il remplacer le terme de "personne" par celui de "mode de subsister"? Le résultat est peu convaincant. Le grand intérêt de l'ouvrage est de donner la situation actuelle de la théologie de l'Esprit Saint dans le dialogue avec l'Église d'Orient.

J.-Cl. SAGNE

M.-J. LE GUILLOU, L'expérience de l'Esprit Saint en Orient et en Occident. Préface d'Olivier Clément, Paris, Parole et Silence, 2000, 96 p.

Composé à partir des conférences du Père Guillou, ce livre présente une particulière richesse. La tradition orientale sur l'Esprit Saint est exposée, surtout à travers les textes de Syméon le Nouveau Théologien et Grégoire Palamas. Dans ce domaine comme pour l'analyse de la volonté et de l'acte humain, Maxime le Confesseur fait figure de pont entre l'Orient et l'Occident. L'auteur comprend les énergies divines incréées, chères à Grégoire Palamas, dans la ligne des dons du Saint Esprit. Il prolonge la théologie thomiste par l'étude des sens spirituels et de Jean de la Croix. Le recueil est nourrissant et lumineux.

J.-CI. SAGNE

Jean-Yves Calvez, Changer le capitalisme, Bayard, 2001, 122 p.

Le père Calvez est-il le dernier marxiste? La boutade lui sera envoyée, d'autant plus qu'il avoue « On tirera toujours grand profit de l'analyse que Marx donnait d'une situation dont bien des traits fondamentaux persistent, ou s'aggravent, aujourd'hui, même, dans un monde très renouvelé par rapport à celui des années 1840 » (p. 37).

Avec Changer le capitalisme, le remarquable exégète de Marx l'emporte ici sur le commentateur des textes pontificaux. « Je dois confesser, déclare-t-il, que j'ai pensé pendant longtemps que le libéralisme était le vrai problème. Je ne faisais en cela que suivre les présentations

courantes de la doctrine sociale de l'Eglise d'il y a une cinquantaine d'années » (p. 9). La thèse présentée est claire et vigoureuse : ce qui est en cause n'est pas le libéralisme économique comme liberté des échanges, mais le capitalisme inégal. L'essentiel est donc de lutter contre les monopoles et de travailler à l'égalité des chances.

Nous retrouvons ici sous la plume du jésuite des affirmations bien occultées: le rapport de travail est un rapport d'exploitation, car il existe une « faiblesse congénitale du travail face au capital » (p. 17). Le détenteur du capital a le temps, tandis que le travailleur perd définitivement le travail qu'il ne peut dépenser aujourd'hui. Il ne peut vendre que sa force de travail. Les privilèges du droit sont conférés au capital. En effet, le XIX° siècle a inventé la société de capitaux, mais non pas la société de toutes les parties prenantes de l'entreprise.

La conclusion s'impose : il faut une politique de la propriété qui s'attaque d'abord aux propriétés illégitimes : non seulement celles des latifundiaires dont on voit la résistance au Brésil, mais aussi celles des accumulateurs d'actions sans responsabilité de gestion qui se multiplient dans tout le monde capitaliste. Sans supprimer le droit d'héritage, il faut le réglementer étroitement pour limiter le gonflement des patrimoines.

Les débats actuels sur la justice et sur l'éthique ne tendent-ils pas à occulter les problèmes de la propriété ? Et le jésuite de s'en prendre au discours trop réformiste à son goût de l'actuel Président des Semaines sociales de France, Michel Camdessus. La courtoisie du propos ne saurait affaiblir la rigueur de la mise en question.

Changements des comportements ou réforme des structures, se demandait-on dans les années soixante? Le père Calvez a tout à fait raison de relancer avec cet ouvrage un débat essentiel de morale sociale.

**Hugues PUEL** 

LXV

## Livres reçus

Académie Internationale des Sciences religieuses, Christianisme, Judaïsme et Islam. Fidélité et ouverture, sous la dir. de J. DORÉ, Paris, Cerf, 1999.

AETC (Association Européenne de Théologie Catholique) - section belge francophone, **Changer la papauté ?** (colloque sous la direction de P. TIHON), Paris, Cerf. 2000.

ANTONELLO E., Guillaume Pouget (1847-1933). Testimone del rinnovamento teologico all'inizio del secolo XX. Biografia del pensiero, Milano, Glossa, 1995.

BAUDRY G.-H., La voie de la vie. Études sur la catéchèse des Pères de l'Église, Paris, Beauchesne, 1999.

BLANQUART F., **Quel serviteur ?**, Paris, Cerf, 2000.

BRUYAS J., L'éphémère de l'éternel. La souveraine régularité des rythmes dans l'histoire universelle, Paris, Ed. FAC, 2000.

CALDERALI H., J'irai vers mon Père, Paulhenc, La Pomarède, 1999.

CALDÉRALI H., Par ses blessures nous sommes guéris, Paulhenc, La Pomarède, 2001.

CHASSIGNET J.-B., Le Cantique des cantiques, prés. par M. Clément, Trévoux, La Compagnie de Trévoux, 2000.

Catherine de Jésus, **Je ne suis plus à moi.** Écrits et lettres, 1628. Texte établi et présenté par J. BEAUDE, Paris, Jérôme Millon, 2001.

CLAYTON LENTZ J., Le portrait de Paul selon Luc dans les Actes des Apôtres, Paris, Cerf, 1998.

CONDROYER V., DUBOUX Fr., dir., **Un** sens à ta vie, Paris, Le Sarment (Fayard), 2000.

Fraternité Sacerdotale Saint-Pie X, Le problème de la réforme liturgique. La messe de Vatican II et de Paul VI, Étampes, Clovis, 2001.

GAGEY H.-J., VILLEPELET D., dir., Sur la proposition de la foi, Paris, L'Atelier, 1999.

GALOT J., L'eucharistie. Amour plein de vie, Saint-Maur, Parole et silence, 2000.

GAUDEUL B., **Savourer la Parole de Dieu**, Versailles, Saint-Paul, 1999.

GESCHÉ A., SCOLAS P., La sagesse, une chance pour l'espérance ?, Louvain/Paris, Univ. cathol. de Louvain, Cerf, 1998.

GIOVANBATTISTA F. di, II giorno delle'espiazione nella lettera agli Ebrei, Roma, Éd. Pontifica Università Gregoriana, 2000.

L/V

GILLIERON B., Les disciples que Jésus aimait. Témoins d'un avenir pour le christianisme (Jn 13-17), Poliez-Le-Grand (CH), Éd. du Moulin (diff. DDB).

GILLIERON B., Pour l'amour de Corinthe. L'apôtre Paul dicte ses souvenirs, Poliez-Le-Grand (CH), Éd. du Moulin, 1999.

GRASSO E., **Très chers amis... thèmes choisis de spiritualité**, Mbalmayo (Cameroun), Centre d'Études Redemptor hominis, 2000.

GUGGENHEIM A., Liberté et vérité. Une lecture philosophique de *Personne et acte* de K. Wojtyla, Saint-Maur, Parole et silence, 2000.

GRIMONPREZ Ch., Croire et agir. Quels rapports ?, Lyon, Profac, 1994.

HELLER K., Avoir la vie en son nom. Commentaire sur l'évangile de Jean, Paris, Cerf, 1999.

HUGUET M.-Th., Un peuple unique pour le Dieu unique : "Israël", Saint-Maur, Parole et Silence, 2001.

John de Taizé, **Tout près de la source, Jésus et la Samaritaine**, Les Presses de Taizé (distr. Seuil), 1999.

JOINT G., Libération du Vaudou dans la dynamique d'inculturation en Haïti. vol. 2, Roma, Ed. Pontificia Università Gregoriana, 1999.

KAPLAN E.-K., La sainteté en paroles. Abraham Heschel, piété, poétique, action, Paris, Cerf, 1999.

KNOCH W., Dieu à la recherche de l'homme. Révélation, Écriture, Tradition, Luxembourg, Ed. Saint Paul, 1999.

LACORDAIRE H.-D., La liberté de la parole évangélique. Écrits, conférences, lettres, Paris, Cerf, 1996.

LAFONT E., BOUTTIER N., Le Jubilé en actes, Paris, L'Atelier/CCFD, 2000.

LAGUERRE M., Un autre regard sur l'éducation, Éd. EMS, 2000.

LEVRAT J., **Dynamique de la rencontre. Une approche anthropologique du dialogue**, Paris, L'Harmattan, 1999.

LOUVENCOURT J.-Fr. de, Saint Maximilien Kolbe, ami et docteur de la prière, Roma, Centro internazionale "Milizia delle'Immacolata". 1998.

MANNS Fr., Une approche juive du Nouveau Testament, Paris, Cerf, 1998.

MALLE L., SCOUARNEC M., dir., Abécédaire de la célébration chrétienne, Paris, L'Atelier, 1999.

MARCHADOUR A., **Genèse. Commentaire pastoral**, Bayard-Éditions du Centurion, 1999.

MARCHEL W., Dieu Père dans le Nouveau Testament, Paris, Cerf, 1998.

NEIPP B., **Gethsémané**, Strasbourg, Éditions Oberlin, 1999.

PIÉTRI G., **Inventer sa vie**, Paris, L'Atelier, 1999.

PINCKAERS S.-TH., La spiritualité du martyre... jusqu'au bout de l'amour, Versailles, Saint-Paul, 2000.

SCOUARNEC M., Deux mille ans d'Église par les textes, Paris, L'Atelier, 1999.

RANCE D., Un siècle de témoins. Les martyrs du XX° siècle, Paris, Le Sarment (Fayard), 2000.

ROUSSE-LACORDAIRE J., B.A. **BA-antimaçonnique**, Puiseaux, Pardès.

ROY L., Le sentiment de la transcendance. Expérience de Dieu ?, Cerf, 2000.

W

SANTANER M.-A., Le mystère du Père, L'Atelier, 1999.

SIAUD J., **Au carrefour des Psaumes, rencontrer Jésus**, 1998 (chez l'auteur : 26110 Mirabel-Les-Baronnies).

Thomas d'Aquin, Le mystère du Christ chez saint Thomas d'Aquin. Textes

choisis et présentés par J.-P. TORRELL, Paris, Cerf, 1999.

THOMAS Pascal (groupe), **Du côté des célébrations pénitentielles**, DDB, 1999.

VERLINDE J.-M., Un amour trois fois saint, Versailles, Saint-Paul, 2000.

VILLERBU L.-M., GRAZIANI CI., Les dangers du lien sectaire, P.U.F., 2000.

## Revue d'éthique et de théologie morale

"Le Supplément"

N° 217

Juin-Juillet 2001

# Le dialogue interreligieux : une provocation à la réflexion éthique et théologique ?

Bruno-Marie DUFFÉ Le dialogue interreligieux comme expérience éthique

Jean-Daniel CAUSSE Dialogue interdisciplinaire et interreligieux dans l'espace public de

la discussion éthique : un exercice croisé.

Christophe MARX La sexualité : une expérience d'ordre spirituel.

Bénédicte du Chaffaut La représentation de la différence sexuelle entre hommes et femmes

en islam et christianisme et ses conséquences sur certains débats

éthiques actuels.

Jean-Marc Chouraqui Un esprit saint dans un corps saint : alliance, corps et sexualité

dans le judaïsme.

Christian Duquoc Spécificité chrétienne de l'approche éthique.

Abd-al-Haqq GUIDERDONI Les principes fondateurs de l'éthique en islam.

Eric ROMMELUÈRE Le bouddhisme en Europe inspire-t-il une éthique ?

Dominique Trotignon Relations affectives et sexuelles selon le bouddhisme.

Paul Magnin Moralité bouddhique et éthique chrétienne.

#### DISTANCE POUR UNE PAROLE D'ACTUALITÉ

Marie-Jo THIEL

La pédophilie perverse : pour un discernement éthique sans

naïveté.

## CHRONIQUE D'ANTHROPOLOGIE PHILOSOPHIQUE ET JURIDIQUE

Alfredo Gomez-Muller Quelle universalité pour les droits de l'homme?.

#### Disponible chez votre libraire habituel

ou à défaut, avec frais de port, aux Éditions Cerf 29, boulevard Latour-Maubourg 75340 Paris cedex 07 Dans ce cas : règlement à l'ordre des Éditions du Cerf Service Abonnements BP 65 - 77932 Perthes cedex

France + TOM-DOM = 420 F - Etranger 506 F

avec participation aux frais d'expédition : France (25 F), Europe DOM/TOM (80 F), autre [avion] (130 F)

Pour la Belgique : FIDÉLITÉ - rue de Bruxelles, 61 B-5000 Namur

Pour le Canada et les USA: NOVALIS - CP 990 Ville Pont-Royal - Québec H3p 3M8 - Canada

#### Secrétariat-Abonnements : 13, rue Louis-

Perrier F-34000

MONTPELLIER

Tél.

04 67 06 45 76

Fax

04 67 06 45 92

email :

<contact@revue.etr.org>

http://www.revue-

etr.org/

#### **Abonnement**

2001:

France 170 FF

(25,92 €)

Etranger 190 FF

(28,97 €)

Prix de ce nº:

60 FF (franco 75 FF)

CCP : Etudes théologiques et religieuses 268.00

B.Montpellier

## ÉTUDES THÉOLOGIQUES & RELIGIEUSES

Tome 76

2001/3

#### Gerd THEISSEN

Amour du prochain et égalité

#### Michel DESPLAND

Cavernes païennes, cavernes chrétiennes

#### Bernard REYMOND

Du sacrifice de la messe à la convivialité de la cène, Ou la Réforme vue sous l'angle des rituels

#### Sébastien FATH

L'autorité charismatique au cœur de l'Église : pentecôtisme et débat sectaire

\*

#### **PÉRICOPES**

#### **Daniel LYS**

Les richesses injustes (Luc 16/1-13)

\*

#### Notes et Chroniques

#### **Dany NOOUET**

L'art du compromis. À propos d'un livre récent

#### **Hubert BOST**

Bayle "stratonicien"? À propos d'un livre récent

# Christus

N° 191

avril 2001

128 pages 60 F, étr. 67 F

### Le moment présent

lci et maintenant

Entre activisme et insouciance, on manque le présent, et du coup la présence.

Si l'homme doit respecter le sabbat, c'est pour reconnaître l'œuvre de Dieu et pour devenir capable d'insérer sa propre activité dans la sienne. Dès lors, le temps peut être vécu comme un don et non plus comme une proie. L'attention au moment présent permet de découvrir un appel afin de vivre l'événement comme le moment opportun, le sacrement de la venue de Dieu dans l'histoire.

Antonio Maria Baggio, Françoise Bordes, Jean Caron Guy Coq, François-Xavier Dumortier Emmanuelle Hedde, Denis Huerre, Jacques Trublet

#### EN VENTE DANS LES GRANDES LIBRAIRIES

Christus - 14 rue d'Assas - 75006 PARIS Tél. : 01 44 39 48 48 Site internet : http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/

## **BULLETIN POUR L'ABONNEMENT 2001**

Nom							
Rue .							
Code	postal Ville .						
Pays	Pays Votre numéro d'abonné(e)						
	Ordinaire	Solidarité					
	Ordinaire France 240 F	Solidarité 300 F					
	The background control of the property of the						
	France 240 F						

Pour les quatre numéros, le supplément par avion est de 40 F.

Les abonnements de solidarité permettent de servir la revue à des correspondants qui sont dans l'impossibilité d'en régler le prix.

L'abonnement 2001 vous donne droit aux nos 249-252.

Pour se réabonner, on peut découper ce bulletin ou, plus simplement, joindre au chèque la bande d'envoi de ce numéro.

CCP *Lumière & Vie* 3038 78 A Lyon (20041-01007-0303878A038-43)

## Cahiers disponibles S'adresser à la revue pour les numéros 1 à 100

Droit et société	102	205	La mission
Le refus du passé ?	108	206	Fidélité et divorce
Théologie noire de la libération	120		
La montée du fascisme	121	207	Contemplation
Expérience mystique et Dieu de Jésus	122	208	1492 : l'invention des Amériques
Le travail	124	209	Les signes et la Croix chez saint Jean
Le mouvement charismatique	125	210	Jésus : l'énigme de son humanité
Familles	126	211	Pudeur et secret
Médecine et société	127	212	Le diable sur mesure
Intérêts humains et images de Dieu	128	213	Sagesses humaines, divine folie
Propriétés et biens d'Église	129	214	Écologie et création
Démocraties chrétiennes	132	215	Christianisme et perversions
La Justice	135	216	Catéchisme de l'Église Catholique
La décision morale	136	217	L'Épître aux Hébreux
Universalité de l'Église	137	218	
Charité et pouvoir	142	1	Du mensonge
François d'Assise	143	219	L'espérance
Présence de l'Ancien Testament	144	220	Le travail entre sens et non-sens
Redire la foi	145	221	Qohélet : la saveur biblique de l'instant
Le spirituel autrement	148	222	Christianisme et religions
Les Actes des Apôtres	153	223	La solitude : de la nuit obscure
Défis athées	156	224	La non-ordination des femmes
Au regard des enfants	157	225	Le corps et le don
Théologies d'Afrique noire	159	226	La violence et Dieu
Écriture apocalyptique	160	227	L'Apocalypse : le livre du désir
Le monde, lieu d'une parole sur Dieu	161	228	La société sans projet ou l'exil du sens
Le Conseil œcuménique des Églises	162	229	Autorité et dissentiment : Du gouvernement de l'Église
Jérémie, la passion du prophète Destin du corps, histoire de salut	165	230	Le rire : thérapie du fanatisme
Le devenir des ministères	166 167	231	Lecture savante, lecture ecclésiale
L'Évangile dans l'archipel des cultures	168	232	Mutation de la jeunesse étudiante
Catéchèse : la pierre de touche	169	1	•
Paroles d'Eglise et réalités économiques	170	233	L'enfer : un destin impensable
Le Saint-Esprit libérateur	173	234	Les béatitudes : le bonheur inversé
Les couples face au mariage	173	235	Justice et pouvoir judiciaire
Histoire et vérité de Jésus-Christ	175	236	Paranormal, la religiosité sauvage
Aux portes de l'Église, les pauvres	177	237	Moïse, le prophète de Dieu
La royauté dans la Bible	178	238	L'euthanasie, le débat nécessaire
La question de l'Au-delà	179	239	Le Paradis, l'excès promis
Fonction d'un magistère dans l'Église	180	240	La prière
Le racisme, une hérésie	181	241	La filiation
Laïcs en Église	182	242	Paul et Israël
Aujourd'hui, l'individualisme	184	243	Le désir de mémoire
Le courant fondamentaliste chrétien	186	244	Habiter
Procréation et acte créateur	187	245	Trinité et divin cosmique
La longue marche des Patriarches	188	246	La vertu
Marie, mère de Jésus Christ	189	247	
Eglises et Etat dans la société laïque	190		Une autorité affaiblie. L'épiscopat
La liberté chrétienne : l'épître aux Galates	192	248	Foi et histoire
Bible et psychanalyse	198	249	Christianisme et culture
La parole dans les églises	199	250	Un chemin de liberté : le salut de Dieu
La mort et les vivants	204	251	Lumière & Vie, le cinquantenaire : Audace et fidélité
			···

#### VENTE AU NUMÉRO 2001

#### ABONNEMENTS 2001

	simple	ordinaire	soutien
France	•	240 F ou 36,59 €	300 F
Etranger	75 F ou 11,43 €	280 F ou 42,69 €	350 F

Tout abonnement va de janvier à décembre. Souscrit en cours d'année, il donne droit aux cahiers déjà parus. Supplément de 40 F ou 6,10 € pour l'envoi par avion des 4 numéros.



"À tous les repas pris en commun, nous invitons la liberté à s'asseoir. La place demeure vide mais le couvert reste mis". René Char

Lumière

paraît quatre fois par an

2, PLACE GAILLETON 69002 LYON TÉL. 04 78 42 66 83 Fax 04 78 37 23 82 e-mail : lumvie@wanadoo.fr

Site web: http://www.lumiere-et-vie.com

Etranger 75 F

Euros 11,43 €

France 65 F

**Euros 9.91 €**